



P. o. gall.

24 17 $\frac{c}{1}$

Rock

~~3440~~

~~3441~~

~~2400~~

MADELEINE.

I.

IMPRIMERIE DE H. REMY.

MADELEINE,

PAR

[Charles]

CH. PAUL DE KOCK.

« Une fièvre brûlante
» Un jour me terrassait,
» Et de mon corps chassait
» Mon ame languissante. »

SEDAINE.—*Richard.*

TOME PREMIER.

Bruxelles,

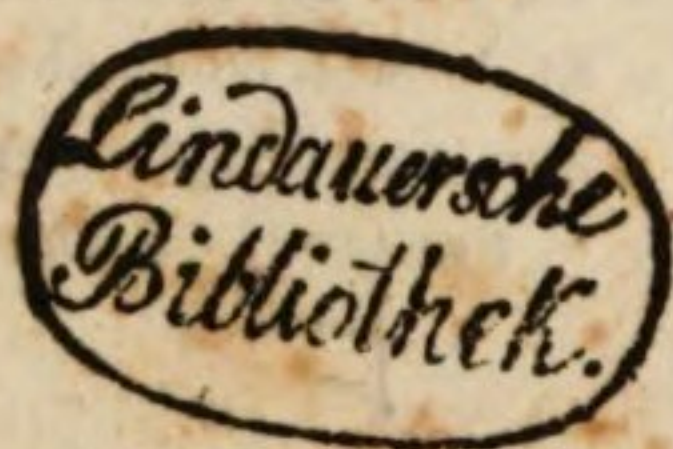
LOUIS HAUMAN ET COMP^e, LIBRAIRES,

RUE NEUVE, N^o 103,

ET CHEZ H. REMY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

—
1832.

Div. for 1926



MADELEINE.

CHAPITRE PREMIER.

La Fête de Saint-Cloud.



C'ÉTAIT la fête à Saint-Cloud : je ne vous la décrirai pas , parce que probablement vous y avez été , et que vous savez ce que c'est tout aussi bien que moi ; si cependant , soit que vous n'habitiez pas Paris , ou soit que vos affaires vous y ayant toujours retenu , vous ne connaissiez pas cette bacchanale , qui , tous les ans , se renouvelle , pendant trois dimanches de suite , dans un des plus jolis parcs des environs de Paris , alors... je ne vous en ferai pas non plus le tableau ; car on l'a déjà fait fort souvent , et je n'aime pas à répéter ce que les autres ont dit.

Enfin, c'était le dernier dimanche, ce qu'on appelle, je crois, le beau dimanche, qui termine les fêtes : le temps était superbe ; il y avait une foule immense dans le parc, on pouvait à peine passer à la grille, tant était grande la cohue ; puis les marchands de melons avaient étalé là des maraîchers de toutes les grosseurs ; puis les conducteurs de *coucous* vous poursuivaient pour vous offrir des places ; et, quand on était parvenu à échapper à tout cela et à entrer dans le parc, alors on se trouvait serré entre des promeneurs, dont les uns vous poussaient à droite, d'autres à gauche ; on était forcé de s'arrêter devant une boutique de pains d'épice, ou emporté vers la pièce d'eau ; on avalait de la poussière, et on était assourdi par le bruit des mirlitons et des claquettes : c'était bien gentil.

Pour s'amuser à une fête champêtre, il faut trois choses : d'abord être d'une bonne santé. Vous me direz peut-être que la santé est indispensable à tous les amusemens ; je vous répondrai qu'il en est de

doux, de tranquilles, qui ne fatiguent pas, tandis qu'à une fête publique, dans une cohue, il est bien difficile de ne pas être souvent sur ses jambes. Il faut donc d'abord une bonne santé, ensuite de l'argent plein ses poches, et enfin ne pas être amoureux.

Cette dernière condition vous semblera encore singulière; mais, en y réfléchissant bien, je crois que vous serez de mon avis. Quand on est amoureux et que l'on tient sa maîtresse sous son bras, on n'aime pas à être dans la foule. Comment se regarder à son aise? comment faire passer son ame dans ses yeux, lorsque des figures inconnues vous entourent, vous examinent bêtement, indiscretement, comme si vos affaires les regardaient? Les amoureux préfèrent les promenades solitaires; ils ont raison.

Si un amoureux est là sans celle qu'il aime, ce bruit, ce monde, ces grisettes de Paris, ces grosses filles de village n'ont aucun charme pour lui; son esprit, son cœur sont ailleurs. Les badauds l'impatientent,

les paillasses ne le font pas rire , la grosse gaieté qu'il entend l'assourdit, l'assomme , et son plus ardent désir est de s'éloigner de cette foule qui l'obsède et l'empêche de penser à son aise.

J'ajouterai encore que , sans être amoureux , on peut s'ennuyer beaucoup aux fêtes de Saint-Cloud et autres ; tout le monde n'aime par le bruit , les cris , les réunions populaires ; cette gaieté qui ressemble à des querelles , cette musique qui vous écorche les oreilles , et ces dîners où l'on paie très-cher pour être fort mal. Souvent aussi tout cela nous amuse à vingt ans et nous ennuie à trente. Pourquoi serions-nous constans dans nos goûts , puisque nous ne le sommes pas dans nos affections ?

Mais il s'agit de deux personnages qui viennent de descendre de l'accélééré , et se disposent à s'amuser à Saint-Cloud , parce qu'ils ont ce que je trouve nécessaire pour cela : de la santé , de l'argent , et point de passion dans le cœur. Ce sont deux hommes bien mis , sans recherche , sans fatuité :

l'un , qui peut avoir vingt-six à vingt-sept ans , est d'une taille moyenne, brun, pâle, a de beaux yeux , une figure distinguée et beaucoup de charme dans la physionomie ; l'autre , qui a six ou sept ans de plus , est moins grand , plus gros , a des traits forts, un teint coloré , des yeux vifs et gais , et toute l'encolure d'un bon vivant.

Ces messieurs traversent la place sur laquelle est le restaurant de la *Tête-Noire*. Ils veulent aller sur le-champ dans le parc ; au passage de la grille, ils se trouvent dans une *poussée* de monde.

« Prenons garde à nos mouchoirs » dit le plus âgé en portant sa main à sa poche ;
« il y a dans tout ce monde-là des gens qui » pourraient bien nous en débarrasser.

» — Il me semble qu'il faudrait d'abord
» prendre garde à nos montres , » répond le jeune homme en souriant.

« — Comment !... est-ce que tu as pris » la tienne ? — Sans doute. — Moi je n'en » prends jamais quand je vais dans les » fêtes, dans les foules : c'est risquer de se

» la faire voler. — Alors , comment fais-tu
» quand tu veux savoir l'heure pour dîner
» ou pour partir ? — Je calcule d'après
» mon appétit, ou bien je demande ; j'aime
» mieux cela que de m'exposer à perdre
» ma montre... je serais très-vexé si on me
» volait. Un artiste , un peintre !... ça ne
» peut pas s'acheter une montre tous les
» jours !... — Tu ferais un tableau de plus :
» voilà tout.

» — Ah ! oui ! ça t'est facile à dire, mon
» cher Victor. On fait bien le tableau ,
» mais le vendre, c'est autre chose !... sur-
» tout à présent que les gens riches de-
» viennent avarés , mercantiles ; qu'ils ne
» rougissent pas de marchander le talent...
» Mais ne parlons pas peinture , nous
» sommes venus ici pour nous amuser. »

Ces messieurs se promènent dans le parc ;
ils examinent les boutiques , les curiosités ;
ils lorgnent les jolis minois quand ils en
aperçoivent ; ils se regardent en riant à
l'aspect d'un tête grotesque , d'une tour-
nure ridicule ; enfin ils sont de bonne hu-

meur, et très en train de plaisanter sur tout ce qu'ils verront.

Cependant ces messieurs se promènent depuis trois heures ; ils ont vu beaucoup de figures , de tournures qui prêtaient à rire ; mais il n'y a pas besoin d'aller à la fête de Saint-Cloud pour trouver cela. Enfin Victor (c'est le plus jeune) dit à son compagnon : « Mon cher Dufour, je com-
» mence à avoir assez de la promenade.
» Est-ce que c'est bien amusant d'être bal-
» lotté au milieu de tout ce monde , de se
» sentir écraser les pieds par de laides pay-
» sannes , et de passer la journée à cher-
» cher ses connaissances , auxquelles on a
» donné rendez-vous dans le parc?... —
» Ah ! tu as donné rendez-vous dans le
» parc !... Il fallait au moins indiquer un
» endroit.—Je n'ai pas positivement donné
» de rendez-vous, mais beaucoup de dames
» que je vois à Paris.... et dont plusieurs
» sont fort aimables , m'avaient dit dans la
» semaine : Nous irons dimanche à Saint-
» Cloud ; allez-y aussi , vous nous y trou-

» verez ; mais trouvez donc quelqu'un ici !...
» — Eh bien ! tu te passeras de tes dames...
» Est-ce que tu devais retrouver une... une
» passion ici ? — Eh non !... Oh ! je suis
» bien tranquille pour le moment.... mais
» c'est ce qui m'ennuie : j'ai besoin d'avoir
» toujours le cœur occupé. — Oui , soit
» par l'une , soit par l'autre... quelquefois
» même par plusieurs à la fois , n'est-ce
» pas ? — Tu crois rire , Dufour ! mais
» est-ce qu'il ne t'est pas arrivé aussi d'ai-
» mer , mais ce qui s'appelle aimer plu-
» sieurs femmes en même temps ? — Plu-
» sieurs !... Ma foi , je ne m'en souviens
» pas... — Tu n'en as peut-être pas aimé
» vraiment une seule ? — Oh ! si..... j'ai
» aimé... j'ai même très-bien aimé... mais
» cependant il ne fallait jamais que cela me
» dérangeât de mes études, de mon travail,
» parce qu'avant tout un artiste doit penser
» à son art et à son avenir. — C'est-à-dire,
» que tu penses à tes amours quand tu as
» le temps, quand cela ne te gêne pas ? —
» Oh ! j'y pensais assez... Une fois même

» j'ai été bien tourmenté , bien inquiet....
» Il est vrai que je n'avais que vingt ans
» alors. J'avais pour maîtresse une jolie
» petite femme bien gaie , bien coquette.
» Un jour , elle me dit de ne pas aller chez
» elle le lendemain soir , parce qu'elle at-
» tend une de ses parentes. C'est bon c'est
» convenu. Le lendemain, je ne sais quelle
» idée me passe par la tête... je me dis :
» c'est drôle qu'il lui arrive ce soir une pa-
» rente dont je n'ai jamais entendu parler ;
» si cette parente..... était un homme, un
» rival !... Bref , laissant là mes crayons, je
» vais le soir jusqu'à la demeure de ma belle.
» Je vois qu'il y a de la lumière chez elle...
» je monte... il n'y avait pas de portier, et je
» connaissais le secret de l'allée. Arrivé de-
» vant la porte de la dame, je marche bien
» doucement, je retiens ma respiration, et
» je me colle l'oreille contre la serrure. L'ap-
» partement de ma maîtresse ne se composait
» que d'une seule pièce : par conséquent, la
» société ne pouvait se tenir très-éloignée
» J'entends parler, j'entends rire ; je trouve

» que les éclats de joie sont bien mâles
» pour être ceux d'une parente. J'écoute ;
» je reste là très-long-temps... souvent je
» n'entendais plus rien. Enfin , après être
» resté plus d'une heure sur le carré.....
» fatigué de ma sottise position...

» — Tu n'y tiens plus, et tu enfonces la
» porte d'un coup de pied ?

» — Non , ce n'est pas cela du tout ; je
» me dis : Ma foi, que ce soit une parente,
» un oncle , tout ce que ça voudra, j'en ai
» assez !... et là-dessus je renfonce mon cha-
» peau dessus ma tête , et je m'en retourne
» copier mes académies. C'est la seule fois
» que l'amour m'ait tourmenté.

» — Ah ! ah ! ce pauvre Dufour ! qui
» appelle cela être amoureux... Pourtant
» tu es assez méfiant , de ton naturel , et
» je m'étonne que tu n'aies pas cherché à
» t'assurer si l'on te trompait. — Écoute ,
» il faut raisonner : cette petite femme
» me convenait ; elle ne me coûtait rien ,
» je me suis dit : si je me brouille avec
» elle , il faudra que je me cherche une

» autre connaissance ; et ma foi alors j'étais
» très-occupé de mes études , ça m'aurait
» dérangé. On n'est trompé que quand on
» craint de l'être , mais du moment qu'on
» se dit : je m'attends à tout ! ça m'est
» égal ; alors je n'appelle plus cela être
» trompé. — C'est fort heureux de pouvoir
» prendre les choses comme cela : moi ,
» quand j'aime , je suis jaloux. — Peut-
» être même quand tu n'aimes pas. — C'est
» possible. Et cependant je suis de bonne
» foi : quand je dis à une femme que je
» l'aime, c'est qu'alors je l'aime réellement.
» Tout en étant volage , je suis très-senti-
» mental , je veux de l'amour jusque dans
» mes liaisons les plus légères.... — Oui ,
» c'est comme de la muscade , *tu en as mis*
» *partout.* — Je crois que cela vaut mieux
» que de n'en mettre nulle part. Ah ! Du-
» four , sans l'amour la vie serait bien mo-
» notone !... — Eh bien ! qu'on me donne
» à choisir de trente mille livres de rentes
» sans amour , ou d'une passion éternelle
» sans argent , et je te réponds que je ne

» balancerai pas. — Tu t'en repentirais !
» — Je ne crois pas , parce que... Aye !...
» prenez donc garde... C'est ce gros balourd
» qui met ses souliers ferrés sur mes bot-
» tes... Regardez-moi cela ,.... ça pousse
» le monde sans demander excuse. Oh ! la
» bonne tête pour mettre dans une basse-
» cour ! »

Le paysan qui venait de pousser Dufour tenait sous son bras une paysanne , qui tenait de l'autre bras un grand dadais , lequel tirait après lui une grosse maman qui traînait trois grands garçons et deux jeunes filles. Tout cela se tenait et ne voulait pas se lâcher , et tout cela se ruait à travers le monde , en poussant de gros rires et en donnant des coups de coude et des coups de pied pour se faire faire passage. Cette manière de se promener dix à douze de front est très-usitée par les paysans dans les fêtes champêtres.

« C'est une bande joyeuse , » dit Victor en riant. — « C'est une avalanche de ma-
» nans : si on ne se rangeait pas , ça vous

» écraserait ! Au diable la fête de Saint-
» Cloud : je n'y reviens plus. — Mon ami,
» on dit cela tous les ans, et on y revient
» encore pour voir si ce sera plus amusant,
» quoique ce soit toujours la même chose.
» — Eh bien ! et ton amour avec trente-six
» femmes, est-ce que ce n'est pas toujours
» la même chose ? — Ah ! Dufour ! quel
» blasphème ! D'abord, aucune femme ne
» se ressemble, je ne dis pas au physique,
» mais au moral. Il y a tant de nuances à
» observer dans les caractères, c'est si
» amusant à étudier.... — Ah ! c'est pour
» étudier que tu fais l'amour. — Oui, c'est
» pour mieux connaître les mœurs. — Ah !
» c'est par là que tu observes les mœurs...
» Allons, en voilà un qui me met son mir-
» liton dans l'œil. Quittons le parc ; allons
» dîner, hein ? — Soit : allons dîner. »

Ces messieurs sortent du parc et entrent à la Tête-Noire. Mais à Saint-Cloud, un jour de fête, on ne trouve pas facilement à dîner. La cuisine du traiteur est encombrée de monde ; les marmitons et leur chef

ne savent plus où donner de la tête ; les servantes crient , se pous^{ss}ent , et les bons bourgeois de Paris se disputent une tranche de gigot ou un morceau de fricandeau. Quand l'un d'eux est parvenu à enlever un plat , il l'emporte en triomphe en renversant sur lui une partie de la sauce ; c'est encore un des mille agrémens^t qu'offre la fête de Saint-Cloud.

« Est-ce que nous allons boxer pour avoir » à dîner ? dit Dufour à Victor. Ça m'est » égal , s'il le faut absolument , je suis bien » de force à emporter un plat d'assaut..... » Mais montons au premier ; nous tâcherons d'être servis. »

Pendant que ces messieurs essaient de se faire jour dans la cuisine , où l'on était encore plus pressé que dans le parc , une grande femme maigre , décharnée , en bonnet plissé et à l'œil furibond , venait de saisir les bords d'un plat de gibelotte qu'un monsieur emportait au premier. Le monsieur avait déjà monté deux marches de l'escalier lorsque la grande femme l'ayant

rattrapé, avait sauté sur le plat, en s'écriant : « C'est pour moi cela!.... c'est pour » moi!.... Il y a plus d'une heure que je le » guette. En arrivant à Saint-Cloud, nous » sommes entrés ici. Mes quatre enfans sont » là-haut et meurent de faim..... Nous n'a- » vons encore pu nous faire servir que des » assiettes, du sel, du poivre et une carafe » d'eau.... Monsieur, lâchez donc cette » gibelotte, c'est pour moi!.... »

Le monsieur, qui suait à grosses gouttes, ne semblait nullement disposé à lâcher le plat : au contraire, il le tirait à lui de toute sa force, en disant : « Pourquoi donc se- » rait-ce pour vous, madame? Est-ce que » je n'ai pas eu assez de mal à obtenir cette » gibelotte à la place d'un poulet que l'on » me promet depuis une heure, et que » d'autres m'ont soufflé?.... Je vous trouve » plaisante de vouloir mon plat. Lâchez » cela, madame! — Non, monsieur; je » l'aurai, il était pour moi! »

Cette dispute avait lieu justement au-dessus de la tête de Dufour, qui venait

d'atteindre le bas de l'escalier. Il ne voyait pas le plat de gibelotte suspendu sur son chapeau ; mais le monsieur l'empêchait de monter , et la grande femme se jetait sur lui en voulant retenir la gibelotte. Ennuyé de ne pouvoir plus bouger , Dufour repousse fortement la dame au bonnet , ainsi que le monsieur établi sur l'escalier. Alors les deux combattans lâchent prise , le plat tombe sur la tête de Dufour , et une partie du contenu couvre son habit.

Victor rit aux larmes , moins encore de la surprise de son ami que du désespoir qui se peint dans les traits de la grande femme en voyant la gibelotte sur l'escalier. Dufour prend le parti de rire aussi , et ils se rendent dans le salon au premier, où beaucoup de gens attablés disent , en regardant Dufour : « Voilà un monsieur qui est bien » heureux.... il a eu quelque chose , lui. »

Les carafes d'eau étant la seule chose que l'on pût se procurer facilement , Dufour lave son habit et son chapeau ; puis ces messieurs se placent à un coin de table, car

il ne fallait pas se flatter d'en avoir une à soi seul. Sur soixante personnes qui étaient attablées là, le tiers seulement mangeait, les autres attendaient en regardant d'un œil d'envie leurs voisins plus heureux.

L'autre partie de la table, où les deux amis viennent de se mettre, est occupée par cinq personnes : deux jeunes filles de quatorze à seize ans, deux garçons plus jeunes, et un petit vieux monsieur poudré, en habit ventre-de-biche, en culotte à boucles et bas chinés; tout cela est assis devant une pile d'assiettes blanches, une salière et des carafes. Faute de mieux, le petit vieux paraît disposé à manger la pomme de sa canne, qu'il promène continuellement de son nez à sa bouche.

« Tableau de famille ! » dit tout bas Victor à Dufour. — « Oui, tableau d'une famille qui est venue se divertir à Saint-Cloud. J'en rirais bien, si je n'étais pas affamé comme eux. »

Une sixième personne vient bientôt se joindre à la famille. Dufour la reconnaît :

c'est la grande femme qui avait disputé si long-temps le plat de gibelotte. Elle entre dans la salle comme une furieuse ; son bonnet de côté , les traits renversés et le nez plein de tabac. Elle se jette sur une chaise devant le petit homme poudré, en s'écriant :

« C'est une indignité!... je suis outrée.....

» Ah! il n'y a plus ni respect ni galanterie

» chez les hommes !

» — Est-ce qu'on t'a manqué , Poupoule ? » dit le petit vieux en regardant d'un œil effaré la pomme de sa canne. — « Oui ,
» monsieur , oui , on m'a manqué..... Me
» disputer un plat!.... à une femme!.... Je
» le tenais pourtant ; et certes je ne l'aurais
» pas lâché , si une grosse bête n'était venue
» se jeter entre nous!... Tout est tombé sur
» l'escalier. »

Dufour se contente de regarder Victor en souriant , et il continue d'essuyer son chapeau. Mais la grande dame est trop exaltée pour faire attention à lui.

« Tu ne rapportes donc rien , maman ? » disent les petits garçons d'un ton pleu-

rard. — « Rien du tout. Et votre père qui
» reste là , qui ne se remue pas pour nous
» avoir à dîner!.... — Mais, Poupoule, c'est
» toi qui m'avais dit de garder les enfans.
» Veux-tu que je descende à la cuisine? —
» Oui , monsieur , oui , descendez. Quant
» à moi , j'en ai assez.... je n'irai plus.....
» Ah ! Dieu ! j'en ai par-dessus la tête de
» votre Saint-Cloud!.... C'est pour ces de-
» moiselles que j'y suis venue ; mais elles
» ne m'y rattraperont pas. Cependant je
» veux dîner; je ne sors pas d'ici sans cela.»

Les deux jeunes filles se tenaient bien droites , les yeux baissés , n'osant murmurer et se plaindre , quoiqu'elles eussent mieux aimé se promener à la fête et se priver de dîner que de passer les plus belles heures de la journée assises devant une table sur laquelle il n'y avait que des assiettes blanches.

Le petit monsieur poudré était descendu en tenant toujours sa canne à la main , quoique rien dans sa personne n'annonçât qu'il voulût s'en servir d'une manière hos-

tile pour se faire donner des vivres. La maman grommelait entre ses dents , promenant ses regards sur les autres tables , et ayant l'air de vouloir chercher querelle aux personnes qui mangeaient ; enfin les petits garçons s'amusaient à mêler le sel avec le poivre.

Victor était parvenu à parler à un garçon , il lui avait mis cinq francs dans la main , et le garçon lui avait assuré qu'il dînerait. Dufour essuyait toujours son habit avec son mouchoir, regardant de temps à autre Poupoule , dont il aurait voulu croquer les traits et la pose.

Dix minutes s'écoulaient. « On se moque
» de nous , dit Dufour , ce garçon a pris
» ton argent , parce que les garçons traî-
» teurs prennent toujours , mais je gage
» qu'il ne pense plus à nous. — Et ces pau-
» vres jeunes filles , reprend Victor , elles
» sont là depuis plus long-temps que nous,
» et elles n'osent pas se plaindre... elles me
» font de la peine. — Moi, leur mère me
» fait peur ; je crois qu'elle me reconnaît

» pour la grosse bête qui a fait tomber son
» plat. »

En ce moment le petit monsieur revient,
portant quelque chose devant lui.

« Ah! voilà papa ! s'écrient les petits
» garçons , et il apporte quelque chose. »

En effet, le petit homme apportait des
verres et des couteaux qu'il pose sur la table
en disant : « Je n'ai pu avoir que cela....
» mais on m'a bien promis que j'aurai
» peut-être de la matelotte..... on est allé
» pêcher.... c'est en face.... nous sommes
» devant la rivière....

» — M. Mouron, s'écrie sa femme, vous
» vous laissez berner comme un enfant !
» vous n'avez jamais su vous montrer ;
» vous avez encore le front de nous appor-
» ter des couteaux... pourquoi faire, mon-
» sieur ? pourquoi faire , s'il vous plaît ? —
» C'est pour couper ce qu'on nous donne-
» ra... — Pour couper.... pour couper....
» ah ! je vois que nous passerons la soirée
» ici. — Mais, Poupoule , aurais-tu voulu
» que j'allasse pêcher moi-même.... alors

» je..... — Taisez-vous , vous me faites
» mal ! »

N. Mouron se tait ; il va se rasseoir devant la pile d'assiettes et se remet à lécher la pomme de sa canne. Les deux demoiselles ne disent rien , mais elles se regardent ; ces paroles de leur mère : *Nous passerons la soirée ici* , les ont fait frémir ; elles jettent à la dérobée un coup-d'œil sur ce parc dans lequel tant de monde se promène , et où elles espéraient montrer leur belle robe du dimanche ; puis elles reportent tristement leurs regards sur cette table devant laquelle elles ont déjà passé deux heures. Victor observe tout cela , il plaint ces deux jeunes filles ; et en vérité , l'intérêt que leur tourment lui inspire est bien pur , car les demoiselles Mouron ne sont pas jolies : elles ressemblent à leur mère.

Le garçon traiteur arrive apportant deux plats à la fois : son entrée fait sensation ; chacun le regarde avec anxiété , on veut savoir à quelle table il portera cela. C'est devant Victor et Dufour que les deux plats

sont posés , ainsi que du pain et une bouteille de vin. Madame Mouron a fait un mouvement comme pour sauter sur les plats, mais elle est retombée comme anéantie sur sa chaise. Les deux jeunes filles sont consternées ; les petits garçons pleurent ; M. Mouron enfonce dans sa bouche la moitié de la pomme de sa canne.

« En vérité, dit Victor, il n'y a pas moyen » de tenir à cela , Dufour ; je suis sûr que » tu m'approuveras.» Et sans attendre que son ami lui réponde , le jeune homme fait passer devant la famille Mouron tout ce que le garçon vient de leur apporter , en disant : « Vous permettez , madame... Il y » a trop long-temps que votre famille..... » Moi et mon ami nous tâcherons de dîner » plus tard. »

Madame Mouron ne sait pas où elle en est , elle regarde tour à tour les plats et Victor ; elle est tellement saisie qu'elle ne peut encore répondre.. Les deux demoiselles ont remercié avec leurs yeux qui sont, devenus presque beaux de plaisir. Quant à M. Mou-

ron , il s'est débarrassé la bouche de sa canne et se lève pour saluer Victor, auquel Dufour donne des coups de pied par-dessous la table en murmurant : « Eh bien!... » qu'est-ce que tu fais donc?..... Il donne » notre dîner à présent....

» — Ah ! monsieur , » s'écrie madame Mouron qui vient de retrouver la parole , « ce que vous faites pour nous est d'une » galanterie..... d'une politesse.... mais si » vous vouliez partager le dîner avec nous? » — Non , madame , non , je vous remer- » cie ; vous n'en avez pas trop pour six , et » certainement il n'y en aurait pas assez » pour huit , nous pouvons attendre..... » N'est-ce pas , Dufour , que tu n'es pas si » pressé de dîner?....

» — Non.... je ne suis pas pressé , » répond Dufour en faisant la grimace : « d'ailleurs , il est bien juste que je cède mon » dîner à madame , puisque je suis la grosse » bête qui a fait tomber le plat qu'elle disputait en bas. »

Madame Mouron se pince les lèvres ; elle

est embarrassée ; son mari répond avec bonhomie : « Monsieur, il ne faut pas que » cela vous fâche. Poupoule a dit cela de » vous... comme elle l'aurait dit de moi.... » elle ne m'appelle guère autrement !... — » Cela ne m'a aucunement fâché, M. Mou- » ron ; dînez, je vous en prie, ainsi que » votre famille ; quant à moi, j'ai reçu une » gibelotte sur la tête, je crois que c'est » tout ce que je prendrai ici. »

Comme Dufour achevait ces mots, deux nouveaux personnages entrent dans le salon ; ce sont deux petits maîtres : l'un, qui est fort jeune, s'écrie en apercevant Victor : « C'est M. Victor Dalmer... Heureuse ren- » contre !... Vous êtes donc venu aussi à la » fête de Saint-Cloud ? »

Pendant que Victor répond au nouveau venu, Dufour examine ces messieurs qui viennent d'entrer. Celui qui presse la main de Victor est mis avec beaucoup de recherche ; sa figure n'annonce guère plus de vingt ans ; il est joli garçon, sa tournure est distinguée, et sa physionomie expres-

sive ; ses yeux pleins de feu semblent dénoter un caractère ardent , des passions vives , et plus d'étourderie que de raison. L'autre monsieur est plus posé , il approche de la trentaine ; c'est un bel homme , bien fait , d'une jolie figure , mais dans ses manières , et dans l'expression de sa physionomie il y a quelque chose d'affecté , de composé ; on dirait qu'il s'étudie à se donner un air noble , distingué , et qu'il craint de se tromper. Sa mise n'est pas entièrement à la mode : avec un habit neuf et un gilet bien frais , il a un pantalon de tricot à côtes , qui , à la vérité , dessine très-bien ses formes , mais semble avoir été fait et porté depuis fort long-temps.

Cependant ce monsieur se cambre , s'efface avec une suffisance , une impudence capables de faire revenir la mode des pantalons de tricot. Il jette dans le salon quelques regards dédaigneux , puis se rapproche de son compagnon en lui disant : « Mon » cher marquis de Bréville , il ne faut pas » songer à dîner ici ;... c'est trop mêlé ,....

» trop peuple aujourd'hui. Allons chez
» Legriel, au moins cela a l'air d'un res-
» taurateur, on peut s'y reconnaître.

» — Avez-vous dîné, messieurs? » dit le
jeune homme en regardant Dufour et Vic-
tor. — « Pas encore; nous attendons.....
» nous espérons!... — Eh bien! venez avec
» nous chez Legriel, nous dînerons ensem-
» ble, et nous tâcherons de rire un peu.
» — Qu'en dis-tu, Dufour? — Moi,....
» oh! je le veux bien! Je n'ai pas été
» heureux chez ce traiteur-ci; je suis
» curieux de voir ce qui m'arrivera chez
» l'autre. »

Ces messieurs se lèvent, et se disposent
à suivre les derniers venus. Victor se re-
tourne pour saluer la famille Mouron, qui
lui fait de grandes révérences. Sur un signe
de sa femme, M. Mouron tire de sa poche
des adresses gravées, et en présente plu-
sieurs à Victor, tandis que Poupoule lui dit:
« Mon mari est coutelier, monsieur; et si
» jamais nous pouvions, à Paris, vous être
» agréables, nous n'oublierons pas ce que

» vous avez fait pour nous aujourd'hui. »

Victor s'incline , met les adresses dans sa poche , et se hâte de suivre sa société.

CHAPITRE II.

Quelques détails.

« QU'EST-CE que c'est que ces deux mes-
» sieurs? » dit Dufour en prenant le bras
de Victor, et en suivant d'un peu loin ceux
qui les faisaient changer de traiteur. « Moi,
» j'aime beaucoup à savoir avec qui je suis.

» — Le plus jeune est Armand de Bré-
» ville, fils du marquis de Bréville, qui eut
» d'un premier mariage une fille et le fils
» qui est devant nous. Ayant perdu sa
» première épouse fort jeune, le marquis
» se remaria avec une demoiselle noble et
» très-jolie, dit-on, mais qui n'avait rien.
» M. de Bréville ne goûta qu'un an les
» douceurs de cet hymen; il mourut des

» suites d'une chute de cheval , étant à
» peine âgé de quarante ans , dans sa terre
» de Bréville , située auprès de Laon , en
» Picardie , où il demeurerait avec sa famille.
» Il laissa ses deux enfans , alors fort jeu-
» nes encore , sous la tutelle de leur belle-
» mère. Mais , contrel'usage , ou du moins
» en dépit de la prévention qu'inspire sou-
» vent une belle-mère , il paraît que ma-
» dame de Bréville eut une véritable ten-
» dresse pour les enfans de son mari ,
» qu'elle nommait les siens : il est vrai que
» l'hymen ne lui en avait pas donné d'au-
» tres. Elle eut d'eux les plus grands soins ;
» elle passait sa vie à surveiller leur éduca-
» tion. Ne quittant jamais la terre de Bré-
» ville , où elle avait perdu son mari , ne
» recevant que quelques voisins , n'allant
» point dans le monde , madame de Bré-
» ville ne connaissait pas d'autre bonheur
» que d'avoir auprès d'elle les enfans de
» son mari. C'est d'Armand que je tiens
» tous ces détails , car je n'ai jamais connu
» personne de sa famille ; mais il ne parle

» de sa belle-mère qu'avec attendrissement,
» et cela fait l'éloge de son cœur.

» — Est-ce qu'elle est morte aussi, cette
» rare belle-mère? — Oui. Elle mourut huit
» ans environ après son mari. Alors un
» parent éloigné fut nommé tuteur des en-
» fans. Armand fut envoyé au collège, et
» sa sœur mise dans un pensionnat. Mais
» depuis quelques mois le jeune homme
» est majeur, maître de sa fortune, et il a
» tout-à-fait secoué le joug de son tuteur.
» Il a un violent amour du plaisir..... On
» voit qu'il s'y livre avec ardeur, et qu'il
» veut se dédommager de la vie sage et
» rangée que lui faisait mener son tuteur
» depuis qu'il l'avait retiré du collège. Mais
» à vingt et un ans il est bien naturel de
» désirer s'amuser..... C'est la fougue de
» l'âge....! cela se calmera. — Est-ce qu'il
» est fort riche? — Il paraît que M. de Bré-
» ville avait vingt mille livres de rentes.
» N'ayant pas eu d'enfans de son second
» mariage, Armand et sa sœur n'ont eu à
» partager qu'entre eux. Dix mille livres

» de rentes, c'est fort gentil pour un jeune
» homme. — Oui, ça serait même fort gen-
» til pour un homme de trente-six ans.
» Moi, qui n'en ai que trente-quatre, je
» me trouverais égal au grand-turc, si j'a-
» vais dix mille francs de rentes, parce
» que j'ai de l'ordre, de l'économie; et,
» quoique j'aime à m'amuser, je ne dépen-
» serais jamais plus que mon revenu.... Il
» m'a fallu donner bien des coups de pin-
» ceau pour amasser les deux mille deux
» cents francs de rentes que j'ai mainte-
» nant, et pourtant, avec cela, je m'a-
» muse, je ne fais pas un sou de dettes; et
» il y a des gens qui, avec dix mille francs
» de revenu, ne se trouvent pas de quoi
» vivre, doivent de tous côtés, et vont
» souvent en prison.

» — J'espère qu'Armand ne fera pas
» ainsi : c'est un bon petit garçon. — D'où
» le connais-tu ? — C'est chez ma tante que
» nous nous sommes liés, l'année dernière ;
» son tuteur l'y menait quelquefois. On ne
» s'amuse pas beaucoup chez ma tante ; il

» faut faire le vingt-et-un sans rire, et le
» boston sans parler. Armand préférerait
» causer avec moi ; il aimait ma conversa-
» tion ; il m'appela bien vite son ami.... A
» vingt et un ans tu sais qu'on prodigue ce
» titre-là, et que l'on croit à l'amitié comme
» à l'amour. — Oui, c'est l'âge des illusions.
» — Cependant, depuis quelque temps je
» le vois beaucoup moins ; je ne lui en fais
» aucun reproche. Lancé dans le tourbillon
» des plaisirs, il n'a pas un moment à lui !
» — Et sa sœur, est-elle jolie ? — Je ne la
» connais pas ; elle a deux ans plus que son
» frère, et il y a déjà cinq ans qu'on l'a
» mariée à un gentilhomme nommé M. de
» Noirmont. Il paraît qu'ils habitent la
» province, où Armand n'est pas pressé
» d'aller les voir.

» — Maintenant passons au second per-
» sonnage. Quel est ce beau monsieur qui
» est avec Bréville ? est-ce aussi un mar-
» quis ? En tout cas je croirais que c'est un
» noble de contrebande. Malgré son affec-
» tation à se donner de grands airs, à tenir

» sa tête en arrière et à regarder tout le
» monde comme s'il cherchait à qui il veut
» donner un soufflet ; il perce là-dessous
» des manières de mauvais lieux , des ha-
» bitudes d'estaminet... C'est un joli gar-
» çon ;.... mais il a une de ces figures.... aux-
» quelles je ne voudrais pas prêter de l'ar-
» gent... — Oh ! toi , tu te méfies de tout le
» monde !... Je ne connais guère ce mon-
» sieur plus que toi. Je l'ai rencontré quel-
» quefois ; il était avec Armand : je sais
» qu'il se nomme de Saint-Elme ; il est très-
» riche , à ce que m'a dit le jeune de Bré-
» ville. — Ah !... pour un monsieur très-
» riche , et qui se donne de si beaux airs ,
» il a un pantalon qui n'est guère de sai-
» son... Que j'aie un pantalon comme ça ,
» moi artiste , moi peintre , à la bonne
» heure , on n'y fera pas attention ,... avec
» ça que j'ai de ces tournures qui passent
» dans la foule !... Mais un beau-fils !.. un
» homme qui ne peut pas dîner à la Tête-
» Noire !.... c'est drôle !... Du reste , il est
» bien fait , ce monsieur , il a de belles ro-

» tules ; je suis comme David , je fais atten-
» tion aux rotules. Mais sa figure ne m'est
» pas inconnue : il me semble l'avoir vue
» quelque part... Je crois que c'est dans un
» restaurant à vingt-deux sous, où j'allais
» souvent il y a six ou sept ans,... parce
» qu'alors je dépensais beaucoup en mo-
» dèles, en études, et qu'il fallait écono-
» miser d'un autre côté. — Qu'un peintre
» qui commence, qu'un homme qui veut
» économiser aille dîner à vingt-deux sous,
» c'est fort bien ; il y a d'ailleurs de très-
» honnêtes gens qui ne dînent pas du tout.
» Mais tu veux qu'un jeune homme riche...
» M. de Saint-Elme, aille dîner là... — Oh !
» c'est qu'alors il ne se serait pas donné de
» grands airs, et même ne s'appelait pas
» Saint-Elme ; il y a des gens qui ont un
» nom pour chaque quartier où ils vont.
» Au reste, je peux me tromper ; mais
» nous voici chez Legriel, tâchons enfin de
» dîner, ça ne me ferait pas de peine. »

Ces messieurs venaient d'arriver chez le restaurateur *fashionable* de Saint-Cloud.

La foule est là comme à la Tête-Noire , mais non point de cette foule qui boxe pour un fricandeau et une matelotte ; il y a des équipages à la porte , dans la cour. C'est la belle société qui vient dîner là : remarquez que je dis la belle et non pas la bonne : c'est que parmi la belle il y a beaucoup de femmes entretenues et d'habitues de Frascati ; mais enfin l'élégance , la tournure , les formes séduisantes sont là , et c'est beaucoup. Quand une étoffe est jolie , elle me plaît , et je n'ai pas toujours besoin de chercher à savoir ce qu'elle cache ; on me dira que sous une enveloppe grossière je puis trouver un fort galant homme ; je n'en doute pas , mais je préférerais pourtant le trouver sous des formes aimables.

M. de Saint-Elme entre le premier chez le traiteur en disant : « Messieurs , laissez-
» moi faire ,... je vous réponds que nous
» aurons un cabinet... J'ai les garçons à mes
» ordres ici ;... j'y ai dîné si souvent !... c'est
» un traiteur qui a plus de mille écus à moi !
» — S'il a dépensé mille écus ici , se dit

» Dufour , ce n'est donc pas lui que j'ai vu
» à mon ordinaire de vingt-deux sous. »

M. de Saint-Elme appelle les garçons par leur nom de baptême ; il crie , s'emporte , veut un cabinet , à tel prix que ce soit ; il fait venir le maître de la maison : celui-ci arrive, croyant que c'est un prince qui est descendu chez lui , parce qu'il suppose qu'un prince seul doit se permettre de faire autant de tapage.

« Comment, mon cher ami , dit M. de
» Saint-Elme, vos garçons me répondent
» qu'ils n'ont pas de cabinet ; me dire cela,
» à moi, qui viens toutes les semaines chez
» vous dépenser un argent fou... Allons ,
» cela ne peut pas être ainsi. »

Le restaurateur regarde le grand monsieur , comme on regarde quelqu'un dont on cherche en vain à se rappeler ; mais comme le bruit , la suffisance en imposent toujours (surtout chez les traiteurs) , on met tous les garçons sur pied , et on parvient à trouver un petit salon libre pour les quatre convives.

« Vous le voyez, messieurs, » dit le jeune Bréville en se mettant à table, « il ne fallait » que suivre Saint-Elme.... Je ne sais pas » comment il fait , mais rien ne lui résiste, » il réussit à tout ce qu'il veut!...

» — Oh!... cela tient à beaucoup d'habitude de ces sortes de maison, » répond le grand monsieur en se balançant sur sa » chaise. Eh ! mon Dieu ! messieurs, quand » vous aurez comme moi mangé deux ou » trois cent mille francs , vous ne serez plus » empruntés pour vous faire servir.

» — Je réponds bien que je ne les mangerai pas , se dit Dufour. Peste , voilà un » homme qui parle de cent mille francs » comme je parlerais d'un rouleau de pièces » de quinze sous ! »

Et le peintre prend la carte , fronçant le sourcil à l'article des prix. Mais Saint-Elme a déjà donné des ordres au garçon , et la carte n'a pas été consultée.

» Voilà un homme avec lequel nous allons » nous enfoncer , » dit tout bas Dufour à Victor. — « Allons , mon ami , pour une

» fois , tu n'en mourras pas!.... — C'est
» juste, j'en mourrai pas ; mais au moins
» je veux bien dîner. »

On sert à ces messieurs les mets les plus recherchés , les meilleurs vins. Dufour se laisse aller au plaisir de la table : cependant , tout en portant à ses lèvres son verre plein de beaune , première qualité , il se dit encore : « Voilà un dîner qui coûtera cher. » Cet homme-là va vite!... Il faudra donner bien des coups de pinceau pour réparer le dommage! »

Le dîner est très-gai. Le jeune Bréville ne voit , ne rêve que plaisir ; il a plusieurs intrigues en train ; il espère trouver le soir , au bal du parc , une des plus jolies femmes de la Chaussée-d'Antin , qui a promis de lui sacrifier un Anglais qui l'accable de présens , mais qui lui donne le *spleen*. Victor sourit aux transports amoureux d'Armand ; quoique jeune encore , Victor connaît les femmes , mais il ne parle jamais de ses triomphes ni de ses conquêtes ; il n'est pas amateur de femmes entretenues , telles

à la mode qu'elles soient ; il sait que si l'on trouve le plaisir avec ces dames , on y rencontre bien rarement l'amour. Mais il ne veut pas chercher à désabuser Armand sur le sentiment qu'il croit avoir inspiré à plusieurs femmes galantes ; il pense que le temps se chargera de ce soin.

Dufour cause peu : prévoyant que le dîner lui coûtera cher , il veut au moins s'en donner pour son argent. Tout en mangeant , il écoute. C'est presque toujours Saint-Elme qui parle , c'est lui qui tient le dé ; il ne laisse jamais languir la conversation ; il sait tout , a été partout. Peinture , musique , poésie , botanique , astronomie , histoire , philosophie , nécromancie , il parle sur tout cela avec une facilité , une aisance qui étonnent , un aplomb qui entraîne , et , jetant dans sa conversation les mots techniques , les termes de l'art , il achève d'étourdir , d'éblouir son monde.

« Il est fort aimable et fort instruit , » dit tout bas Victor à Dufour. — « Ou il a » du moins terriblement d'assurance , » répond l'artiste.

En causant science, beaux-arts ou modes, M. de Saint-Elme trouve toujours l'occasion de parler de lui. Si l'on s'occupe d'une jolie actrice, il fait entendre qu'il a eu ses faveurs ; on cite un poème nouveau, il en connaît beaucoup l'auteur, il lui a donné fréquemment des conseils pour son ouvrage ; il y a même dedans une foule de vers qui sont de lui ; nomme-t-on un grand personnage, il le connaît particulièrement ; il va chez les ministres sans demander d'audience ; il dispose des places, des emplois ; il n'y a que pour lui qu'il ne veut rien.

Le jeune de Bréville écoute tout cela comme les bonnes femmes écoutent un pharmacien. Victor laisse parler Saint-Elme ; il sourit quelquefois, mais son sourire n'a rien de méchant. Dufourne montre pas autant de crédulité ; il examine Saint-Elme d'un air ironique, et murmure entre ses dents : « Est-ce que cet homme-là nous » prend pour des imbéciles ? »

En regardant un moment à la fenêtre qui donne sur le parc, Armand s'écrie :

« Voilà de Montclair qui passe... il est avec
» une fort jolie femme...

» — Ah ! oui , je la connais.... je sais ce
» que c'est , » dit Saint-Elme d'un air malin
après s'être penché vers la fenêtre , « c'est
» une petite femme fort passionnée dans le
» tête-à-tête..... mais rien à dire après.....
» point d'esprit ! point de finesse.... J'en ai
» eu bien vite assez.

» — Montclair a un habit parfaitement
» fait et qui va fort bien, » reprend le jeune
de Bréville en regardant toujours dans le
parc.

« — Oui , répond Saint-Elme ; je lui ai
» procuré mon tailleur , auquel je donne
» souvent des idées pour les couleurs , les
» coupes qu'il faut changer...

» — C'est sans doute vous, monsieur, qui
» lui avez donné l'idée de votre pantalon, »
dit Dufour avec un grand sang-froid et en
se servant une seconde fois de la charlotte
aux confitures.

Le bel homme se pince les lèvres et sem-
ble un instant déconcerté , mais il reprend

Bien vite son air d'aisance et répond : « Oui..
» c'est moi qui ai voulu faire reprendre les
» pantalons de tricot ; je trouve que cela
» est fort joli... et quand on est bien fait
» cela sied.

» — Je suis fort aise qu'on en reporte ;
» j'en avais un tout pareil au vôtre il y a
» neuf ans... Si les rats ne l'ont pas mangé,
» je le remettrai cet hiver.... »

Saint-Elme s'empresse de changer la conversation ; bientôt il demande du champagne.

« — Du champagne ! dit Dufour, mais il
» doit être fort cher ici. — Que nous importe,
» répond Saint-Elme, pourvu qu'il
» soit bon ! — Messieurs, il m'importe, à
» moi !... Je ne suis pas un millionnaire !...
» je suis un modeste artiste, un peintre de
» paysage ; j'aime beaucoup à m'amuser,
» mais pourtant je ne puis pas trancher du
» grand seigneur...

» — Monsieur, » dit Armand de Bréville
en s'adressant d'un air gracieux à Dufour,
« j'espère que vous voudrez bien me per-

» mettre , ainsi que Victor , d'être aujourd'hui votre amphitrion : je vous ai emmenés d'où vous étiez , il est bien juste que je vous offre à dîner.

» — Monsieur , » répond le peintre en s'inclinant , « je vous remercie beaucoup de votre politesse , mais je n'accepte jamais à dîner que des personnes que je connais , et je n'ai pas encore l'avantage d'être de vos amis. — J'espère que vous voudrez bien le devenir , monsieur. — C'est beaucoup d'honneur que vous me faites , mais alors seulement j'accepterai vos invitations. — Ah ! monsieur Dufour.. je vous en prie.

» — Mon cher de Bréville , » dit Victor en interrompant le jeune homme , « vos instances seront vaines ; vous ne connaissez pas Dufour ; il est fort bon garçon , mais un peu susceptible , surtout quand il ne connaît pas les personnes. Je suis cette fois de son avis : que vous nous invitiez à déjeuner , à dîner chez vous tant que vous voudrez , c'est fort bien ; mais

» en partie de campagne , de plaisir, il faut
» toujours que chacun paie son écot ; on
» est plus libre alors , et on s'amuse mieux.
» — Allons , messieurs , je n'insiste plus. »

Pendant cette conversation, M. de Saint-Elme a demandé des cures et a paru très-occupé de sa bouche. On apporte du champagne ; il le verse , en donnant à ces messieurs des leçons sur la manière de faire sauter le bouchon.

On demande la carte : elle se monte à 66 francs. Victor et son ami jettent chacun 17 francs sur la table ; Dufour remarque que le bel homme ne jette rien , et se hâte de se lever , laissant le jeune de Bréville solder le garçon.

Le jour commence à tomber lorsque ces messieurs retournent dans le parc. Ils se dirigent vers le bal , qui est commencé depuis long-temps. Il y a foule à la danse, où la société est très-mêlée. Ce n'est que lorsque la soirée est avancée que les bals champêtres deviennent jolis , parce qu'alors ils ne se composent plus que de personnes à

équipages et de celles qui habitent des campagnes aux environs.

Armand cherche la jolie femme qui lui a donné rendez-vous. Le beau Saint-Elme semble bien aise de se faire voir. Il entraîne le jeune Bréville à travers la foule, perce les groupes, traverse les quadrilles, et ne demande jamais excuse.

« Mon cher Victor, » dit Dufour après avoir traversé deux fois le bal, « est-ce que » tu tiens à rester ici ? — Pas du tout ! — » Quant à moi, je t'avoue que je ne me » soucie pas d'avoir l'air d'être le carlin de » M. de Saint-Elme. Je suis venu à Saint- » Cloud pour m'amuser : allons dans le » parc ; laissons ces messieurs. Le plus jeune » ne pense qu'à ses amours ; quant à l'autre.... je crois qu'il est difficile de savoir » ce qu'il pense. — Monsieur Saint-Elme » ne te plaît pas ? — C'est que je trouve » qu'il a une suffisance qui frise l'impertinence. — Il a de l'esprit. — Oui... ou du » moins il a du jargon, de la mémoire.... » ce qui n'est pas du tout la même chose.

» Combien de fois , dans le monde , n'ai-je
» pas entendu vanter l'esprit de gens qui
» n'avaient que ce babil , ce jargon de
» société, sous lequel on est tout étonné de
» ne trouver que du vide lorsqu'on veut
» creuser plus avant ! — Tu conviendras ,
» au moins , qu'il est instruit , qu'il a des
» connaissances... — Des connaissances!...
» parce qu'il parle sur tout et qu'il se sert
» adroitement des mots techniques , sait le
» langage des artistes , des ateliers.... Cela
» ne me prouve pas encore qu'il soit véri-
» tablement instruit. Ceux qui le sont réel-
» lement n'ont pas l'habitude de vous jeter
» ainsi leur science au nez... ils la gardent
» pour eux. Mais beaucoup de gens appren-
» nent la superficie des choses pour pou-
» voir parler de tout, faire les connaisseurs,
» et imposer à la multitude , qui accorde
» toujours de l'esprit , de l'érudition aux
» bavards , tandis que c'est justement des
» bavards dont il faut se méfier, parce qu'ils
» sont naturellement menteurs. Je ne dis
» pas que M. Saint-Elme ne soit point un

» homme d'esprit , et qu'il n'ait pas vrai-
» ment de l'instruction ; je ne le connais
» pas encore assez pour le juger. Je trouve
» seulement qu'il tranche sur tout , et vous
» coupe à chaque instant la parole pour
» débiter des fadaïses ou des histoires qu'il
» semble faire en parlant. Toi , tu écoutes
» cela avec un sang-froid étonnant ; tu as
» l'air de croire tout ce qu'on te dit.

» — Et pourtant , mon cher Dufour ,
» je ne suis pas plus crédule que toi ; mais
» que veux-tu , cette habitude de vous
» couper la parole est si commune dans le
» monde !..... Il y a tant de gens qui se
» croient apparemment seuls bons à enten-
» dre , puisqu'ils ne veulent jamais laisser
» parler les autres !.... Il y en a qui le font
» sans intention , sans s'apercevoir de
» leur manque de savoir-vivre : ce que vous
» leur contez ne vaut jamais ce qu'ils vont
» vous dire. Si vous parlez d'un événement
» qui vous est arrivé , cela leur rappelle
» sur-le-champ dix événemens beaucoup
» plus drôles , et ils ne vous laissent pas le

» temps d'achever pour vous conter les
» leurs. Ah ! mon pauvre Dufour , s'il fal-
» lait se fâcher de tout cela, on aurait trop
» à faire ! Moi , qui ne suis pas bavard, je
» laisse les autres dire ; et ce qu'il y a de
» mieux , c'est que j'ai l'air de les croire.
» *Ça leur fait tant de plaisir et à moi si peu*
» *de peine !...* Le mot de mademoiselle
» *Gaussin* peut s'appliquer souvent. — Je
» n'ai pas ta patience ; je ne suis pas ba-
» vard , mais quand je parle , je veux qu'on
» me laisse finir.—Ah ! c'est entre amans
» qu'il est permis de s'interrompre... de se
» couper la parole ! Cela prouve qu'on a
» beaucoup de choses à se dire. — C'est
» juste... Entre époux on ne se la coupe
» jamais !... »

Tout en causant , Victor et Dufour se sont éloignés du bal. La grande allée du parc commence à être moins cohue. Les habitans de la rue Saint - Denis et Saint-Martin, qui veulent ouvrir de bonne heure leur boutique le lendemain , sont déjà en coucou sur la route de Paris. Beaucoup de

couples vont achever la fête dans un partie du parc moins fréquentée ; il ne reste plus que la grosse gaieté en déshabillé , en bonnet rond , se promenant encore par bandes de dix ou douze, comme le matin ; puis les jeunes gens qui veulent faire des farces , comme M. Pinçon ; puis les grisettes , qui cherchent des aventures ; puis les garçons tailleurs , qui chantent en chœur ; puis enfin les personnes qui veulent respirer l'air , après n'avoir pris que de la poussière.

« Sais-tu bien, Victor, que j'ai déjà dépensé vingt francs aujourd'hui » dit Dufour en tâtant son gousset : « dix-sept » pour dîner , deux francs de voiture , et » vingt sous de macarons à la reine..... — » Et tu ne t'es pas amusé pour ton argent ?... » — Je ne dis pas ; mais vingt francs , et » nous ne sommes pas encore à Paris !..... » Toi , tu es riche !..... Tu as un père qui » a huit mille livres de rente..... Tu es fils » unique !..... Tu t'en moques ! — Dieu » merci ! mon père, quoique âgé de soixante

» ans , se porte à merveille ; j'espère bien
» ne pas hériter de long-temps ! — Je le
» crois... Je connais ton cœur ; je sais que
» tu aimes tendrement ton père. Mais je
» veux dire que M. Dalmer, qui vit retiré
» dans sa campagne près d'Orléans , ne
» dépense pas le quart de son revenu , et
» qu'il t'envoie de l'argent quand tu en
» veux... — Oh ! quand je veux !..... c'est
» beaucoup dire !..... Mon père n'est pas
» content de moi , parce que je n'ai pas
» voulu épouser une demoiselle fort riche
» qu'il me destinait... Elle n'était pas mal...
» mais des manières de province et une
» prétention !.. Cela ne me convenait pas.
» D'ailleurs , j'ai tout le temps de me ma-
» rier.... Tiens, vois donc ces deux femmes
» devant nous ; leur tournure est assez
» gentille. — Oh ! ce sont des grisettes....
» et moins que cela peut-être. — Doublons
» le pas pour voir leur figure. »

Les deux amis marchent plus vite pour dépasser deux femmes en chapeaux de paille , et mises assez modestement , qui se

promenaient dans le parc, s'arrêtant souvent devant les boutiques et causant assez haut pour être entendues à quelques pas.

Il était nuit, les boutiques seules éclairaient la promenade, il n'était pas facile de distinguer des traits sous un chapeau.

« Elles sont laides, dit Dufour. — Non,
» elles sont gentilles, dit Victor. — Deux
» femmes qui se promènent sans homme à
» près de dix heures dans le parc de Saint-
» Cloud, ça ne peut pas être grand'chose.
» — Que nous importe, nous ne voulons
» pas en faire nos maîtresses.... mais nous
» pouvons rire un instant avec elles. —
» Pour rire un instant, passe!... Quant à
» moi, ça n'ira pas plus loin. — Restons
» à côté d'elles..... nous les entendrons
» causer.

» — Lisa, il faudra bientôt nous en aller...
» je crois qu'il est tard.... — Oh! nous
» avons le temps!..... pour une fois qu'on
» vient à Saint-Cloud, il faut bien s'en
» donner un peu!... tant pire, nous som-
» mes parties de Paris à six heures, nous

» sommes arrivées à sept et demie ; à peine
» si nous avons vu quelque chose !..... at-
» tends, que je m'achète du pain d'épices.
» — Tu en as déjà mangé deux morceaux.
» — J'en veux encore , tant pire !... »

Mademoiselle Lisa achète un carré de pain d'épices qu'elle mange en se promenant. Pendant qu'elle a fait cette emplette, pour mieux voir ces demoiselles, Victor a acheté des macarons, et Dufour un mir-liton.

« Eh bien !... tu les a vues , dit Victor ;
» elles ne sont pas mal. — Pas bien non
» plus !... — Tu es trop difficile. — Tu ne
» l'es pas toujours assez, toi. — Parbleu !
» pour ce que j'en veux faire... Chut....
» écoutons .. on parle...

» — Comme ce monsieur dans le coucou
» était galant avec moi, je suis sûre que
» c'était un homme comme il faut, il sen-
» tait le musc ! — Oh ! qu'est-ce que ça
» prouve ? mon cousin le coiffeur sent tou-
» jours la vanille et le jasmin , ça ne l'em-
» pêche pas de battre sa femme et ses en-

» fans et d'être un mange-tout. — Oh ! ma
» chère , ton cousin ne sent pas le musc ,
» ce n'est plus du tout la même chose. Si
» tu n'avais pas eu l'air si maussade avec
» l'ami de ce monsieur... certainement que..
» enfin... ces messieurs nous auraient peut-
» être procuré beaucoup d'agrément ce
» soir...—Ah ! bien obligée !... il était gentil
» l'ami... il avait des mains noires comme
» un chaudron.... Moi , si je fais une nou-
» velle connaissance , je veux d'un amant
» que ait des gants ; c'est ça qui est distin-
» gué ! — Oh ! Estelle, tu fais la bégueule...
» on ne peut jamais s'amuser avec toi !....
» Dieu, comme ce pain d'épices me creuse !...
» j'ai toujours faim ; je vais en acheter en-
» core un morceau. — Tu te feras mal. —
» Tant pire.

» — Mon cher Victor, » dit tout bas Du-
four, « je te préviens que je ne ferai pas
» la cour à celle qui mange tant de pain
» d'épices.... ça ne me séduit pas du tout.
» — Attends... elles s'aperçoivent que nous
» nous arrêtons encore.—Oh ! tu peux te

» présenter avec tes macarons ; à coup sûr,
» tu seras bien accueilli. Moi, je vais leur
» parler en musique. »

Les deux demoiselles se remettent à marcher, mais en parlant plus bas cette fois. Dufour joue *femme sensible* sur son mirliton, et Victor croque des macarons en s'écriant : « Voilà des masse-pains délicieux !... »

« — Dieu qu'il fait beau ce soir, » dit mademoiselle Lisa après avoir jeté un petit coup-d'œil de côté. — « Oui, mais je veux
» m'en aller... Demain nous nous éveillons tard, et madame nous grondera.

« — Ce sont des femmes de chambre ! » dit Dufour en interrompant son air.

« — Bah ! » reprend celle qui mange le pain d'épices, « nous arrivons toujours les
» premières au magasin.

« — Alors ce sont des bordeuses de souliers, » dit le peintre, et il abandonne *Femme sensible* pour jouer : *C'est demain la Saint-Crépin, mon cousin.*

« — D'ailleurs, » reprend mademoiselle

Lisa , « on peut bien s'émanciper une fois
» par hasard... C'est étonnant, j'ai toujours
» faim... Madame n'en trouvera pas de
» douzaines comme moi pour trotter avec
» des cartons dans tous les coins de Paris.

» — Ce sont des modistes , dit Victor.
» — Alors c'est une autre chanson... il faut
» jouer : *Tu n'auras pas ma rose.*

» — Qu'est-ce donc que ce *fluttayot* qui
» nous poursuit avec son mirliton ? » dit
mademoiselle Estelle. — « Ma chère , ce
» sont des messieurs très-bien couverts....
» ils nous suivent depuis mon troisième
» pain d'épices... nous avons fait leur con-
» quête... tiens-toi donc droite... s'ils pou-
» vaient nous ramener en voiture !... —
» Ah ! moi, j'ai peur des hommes le soir !...
» — Est-elle bête !... est-ce qu'un homme
» est autrement fait le soir que le jour ?... »

Pendant ce dialogue, qui avait été dit très-bas, Victor a ouvert son sac de macarons , il vient le présenter à mademoiselle Lisa en lui disant : « Si vous vouliez en
» accepter quelques-uns, mademoiselle, je
» les ai achetés à votre intention. »

Mademoiselle Lisa fait quelques façons , mais enfin elle plonge sa main dans le sac de macarons ; son amie en fait autant , et la connaissance est bientôt établie. Pendant que Victor cause avec les deux demoiselles , Dufour s'obstine à rester en arrière et à jouer du mirliton , quoique son ami lui fasse signe d'avancer.

« Vous êtes seules à Saint-Cloud, mes-
» demoiselles ? dit Victor. — Oui, mon-
» sieur... nous sommes seules par accident...
» nous devions y trouver neuf personnes
» de notre magasin... elles auront été re-
» tenues. — Vous êtes dans le commerce ,
» mesdemoiselles ? — Oui, monsieur, nous
» sommes découpeuses... — Ah ! vous dé-
» coupez des images. — Oh ! c'te bêtise ! »
dit mademoiselle Estelle ; mais sa compagne
lui donne un coup de coude dans le côté
et reprend : « Nous découpons les bordures
» de chales, monsieur ; et vous... êtes-vous
» dans le commerce ?... — Mais non, je ne
» fais rien. — C'est un état bien plus amu-
» sant... Est-ce qu'il est avec vous ce mon-

» sieur qui joue du mirliton?... — Oui...
» c'est un musicien de l'Opéra... il faut
» toujours qu'il joue de quelque chose.....
» Dufour, viens donc offrir un bras à ma-
» demoiselle... on sait bien que tu es excel-
» lent musicien, mais il ne faut pas te fa-
» tigner ainsi. — Oh ! ça, il est sûr que si
» ce monsieur continue, il n'aura plus de
» vent en arrivant à Paris ! »

Dufour se décide à s'approcher de ma-
demoiselle Estelle, à laquelle il adresse
quelques mots ; mais bientôt il se penche
vers Victor et lui dit à l'oreille : « Ah !
» mon cher ami,... la petite de gauche sent
» l'échalotte d'une manière ignoble !... —
» Qu'est-ce que ça fait?... le soir... — Le
» soir, l'odeur est la même !..... — Nous
» allons leur faire prendre des petits verres,
» ça leur ôtera ce goût-là. — J'aimerais
» autant quitter tout de suite ces demoi-
» selles. — Eh non ! elles nous feront rire
» en revenant.... — J'espère que tu ne
» veux pas étudier les mœurs avec celles-
» là?... »

On était alors revenu près du café. Victor offre d'y entrer ; il fait asseoir les deux demoiselles à une table en dehors et leur propose du punch, mais Lisa dit qu'elle meurt de soif et préfère de la bière. Ces demoiselles se jettent sur la corbeille d'échaudés ; tout en les avalant, mademoiselle Lisa s'écrie : « C'est dommage qu'on ne donne » pas de pain d'épices ici ; c'est bien bon » avec la bière. »

Victor ne répond rien , mais il quitte la table , et , au bout de quelques minutes , revient avec un énorme rond de pain d'épices qu'il présente à mademoiselle Lisa ; celle-ci , pour prouver qu'elle est sensible à cette galanterie, attaque sur-le-champ le grand rond , et Dufour dit tout bas à Victor : « Tu lui en fais trop manger.... , ça » finira mal ! »

La conversation s'anime : Victor aime à faire babiller les grisettes. La plus âgée ne clôt pas la bouche , l'autre est moins bavarde , mais le peu qu'elle dit annonce plus que de la simplicité.

« Bête comme une oie et empoisonnant
» l'échalotte, c'est gentil ! dit Dufour ; jolie
» trouvaille à ramener à Paris.... ; j'aime-
» rais mieux donner le bras à madame
» Mouron. »

Ces demoiselles consentent à accepter des petits verres pour faire couler la bière, et ensuite du punch pour faire passer les petits verres. Le grand rond de pain d'épices disparaît avec tout cela, et mademoiselle Lisa demande au garçon des gâteaux de Nanterre , mais on ne peut lui en procurer.

« Vois donc l'heure qu'il est , dit Dufour ; si nous n'allions plus trouver de
» voiture ! — Allons-nous-en bien vite !
» dit mademoiselle Estelle. »

Lisa quitte à regret la table ; Victor lui offre son bras , qu'elle accepte. Mademoiselle Estelle reste immobile devant Dufour, qui jure entre ses dents en maudissant Victor ; enfin , il prend son parti , il saisit le bras de la demoiselle , et la fait marcher au pas redoublé à travers le parc.

Il est onze heures passées , le dernier coucou vient de partir au moment où les deux couples arrivent sur la place , il n'y a plus que des voitures bourgeoises qui attendent leurs maîtres. Dufour jure comme un damné, Victor rit, mademoiselle Estelle pleure en disant à son amie : « Là ! c'est ta » faute aussi.... tu n'en finissais pas de » manger !... — Eh bien !... est-elle bête !.. » elle pleure, à présent... nous reviendrons » à pied.... tant pire !... il fait beau, ça nous » promènera.

» — Que le diable t'emporte avec tes » aventures , dit Dufour à Victor ; j'ai en- » vie de pleurer aussi... , moi. — Veux-tu » coucher ici ? — C'est cela !... avec les dé- » coupeuses, peut-être ! J'en serais bien » fâché !... Allons , en route , puisqu'il le » faut ;.... mais si je puis , en chemin , at- » traper une place de lapin , je ne la man- » quera pas... — Et tu m'abandonnerais, » n'est-ce pas?... Ah ! tu en es capable ! »

Pendant que ces messieurs se parlent , mademoiselle Lisa , après avoir dit quel-

ques mots à l'oreille de son amie, l'a emmenée vers un côté où la lune n'éclaire pas. Dufour se retourne, et, ne voyant plus les deux grisettes, s'écrie : « Elles ne sont plus » là!... Ah! mon ami! il ne faut pas les attendre, sauvons-nous!... — Mais ce serait » mal de les laisser ainsi?... — Oh! par- » bleu!.. elles sont bien veuves sans nous... » En route! »

Et Dufour se met en marche vers Paris; Victor le suit, tout en le priant de s'arrêter. Mais ces messieurs n'ont pas fait trois cents pas qu'ils entendent crier : « N'allez donc » pas si vite!..... nous voilà!..... »

Dufour double le pas; c'est en vain, ces demoiselles les atteignent. « — Comment ! » vous étiez en arrière, mesdemoiselles ? » dit le peintre; j'étais persuadé que vous » étiez devant, et nous courions après » vous.

» — C'est Estelle qui s'était trouvée in- » commodée. — Non! c'est toi, Lisa! — » toi aussi!

» — Il ne faut pas vous quereller pour

» cela , mesdemoiselles , dit Victor ; il n'est
» pas défendu d'être indisposé!.. mais pre-
» nez mon bras et continuons notre route. »

Les grisettes se pendent au bras qu'on leur offre ; on se remet en marche. Dufour , de fort mauvaise humeur de soutenir mademoiselle Estelle , la fait aller très-vite.

« Si tu nous jouais un peu de mirliton,
» dit Victor , cela embellirait notre voyage.
» — Non, je ne suis plus en train. — Alors,
» ces demoiselles devraient nous chanter
» quelque chose. — Oh! je n'ai pas envie de
» chanter ; moi.... ce pain d'épices me fait
» un drôle d'effet!..... Et toi , Estelle ? —
» Moi , c'est le punch qui m'a bouleversée.
» Quand on n'est pas habitué aux choses
» fortes?....

» — Je prévois que nous allons faire une
» route bien agréable, » dit tout bas Dufour.

Arrivées à Boulogne , ces demoiselles veulent s'arrêter pour reprendre haleine. On s'arrête , elles disparaissent ; alors Dufour prend encore sa course , malgré les prières de Victor , qui le suit cependant.

Mais bientôt ces demoiselles les rejoignent. Dans le bois de Boulogne, nouvelle station, nouvelle disparition des grisettes, nouvelle fuite de Dufour, qui est encore rattrapé.

« Pour quoi donc partez-vous toujours » sans nous ? dit mademoiselle Lisa. — Ma » foi, il paraît que ce soir j'ai des éblouis- » semens, je me figure toujours vous voir » courir devant... n'est-ce pas, Victor? — » Oui, je l'ai cru aussi !

Dans les Champs-Élysées, ces demoiselles veulent encore s'arrêter. Cette fois, dès qu'elles sont éloignées, Dufour se met à courir de toutes ses forces, Victor en fait autant. Ils arrivent, sans avoir repris haleine, à la place de la Révolution.

« Pour cette fois, nous sommes sauvés ! » s'écrie Dufour. Ah ! respirons un peu ; » j'espère qu'elles ne nous rattraperont » plus... — Ah ! ah !... ces pauvres filles ! » les laisser dans les Champs-Élysées !..... à » cette heure ! .. — Si elles ne nous avaient » pas rencontrés, ne seraient-elles pas re- » venues seules ?... Parbleu ! on ne les en-

» lèvera pas , et , si cela arrivait , elles en
» seraient enchantées. — C'est un trait d'é-
» colier que nous leur faisons là ! — Ça leur
» apprendra à se méfier du pain d'épices.
» Ensuite , avoue , Victor , que ces demoi-
» selles ne nous convenaient pas du tout ! —
» Crois-tu donc que j'aurais voulu pousser
» plus loin la connaissance ? — Oh ! c'est
» qu'avec ta manie de vouloir étudier les
» mœurs... tu veux observer tant de choses !
» — Tu te trompes , Dufour ; je ne crois
» pas que nous ayons fait du mal en causant ,
» en riant avec ces deux grisettes , et mes
» intentions se bornaient à cela. N'imite pas
» ces censeurs austères , ces tartufes de
» mœurs qui jettent les hauts cris pour les
» moindres plaisanteries , voient du liberti-
» nage , de la séduction dans tout , et vous
» gratifient si vite du nom de mauvais su-
» jet. En général , ces gens si sévères , en
» apparence , valent beaucoup moins au
» fond que ceux dont la conduite les scan-
» dalise si fort. L'homme qui cache ses pen-
» chans sous un masque hypocrite , qui

» calcule ses séductions , ménage la femme
» qui lui résiste et dénigre celle dont il ne
» veut plus, cet homme-là est , à mon avis,
» le véritable mauvais sujet.

» — Eh ! mon Dieu ! mon cher Victor ,
» ne te fâche pas !.. je ne me fais nullement
» ton censeur... Est-ce que je vaux mieux
» qu'un autre , moi ?... et si ces petites dé-
» coupeuses avaient été jolies !... mais elles
» ne l'étaient pas. Adieu.... voilà ton che-
» min... et voilà le mien. »

Les deux amis se séparent. Victor rentre chez lui , mais en se déshabillant il fait tomber de sa poche plusieurs cartes ; ce sont les adresses de M. Mouron.

Il lit : *Au Rasoir qui coupe tout seul, Mouron , coutelier, fait tout ce qu'il y a plus nouveau, donne le fil au plus juste prix, etc., etc.*

« Je ne pense pas avoir jamais besoin de
» cette adresse , » se dit Victor en se couchant , « mais enfin gardons-en une... on
» ne sait pas ce qui peut arriver. J'ai rendu
» un grand service à la famille Mouron ,
» et on dit dans certain opéra-comique :
» *Un bienfait n'est jamais perdu.* »

CHAPITRE III.

Une soirée d'hommes.

PLUSIEURS mois se sont écoulés depuis la fête de Saint-Cloud. L'hiver a ramené les bals, les soirées, le jeu ; plaisirs plus dispendieux et moins sains que ceux que l'on prend sur une pelouse verdoyante ou sous l'ombrage d'un bois épais ; mais s'il est des plaisirs pour tous les âges, il en faut aussi pour tous les goûts ; il y a des gens qui passent leur vie, été comme hiver, à battre ces petits cartons inventés pour distraire le roi Charles VI, et ceux-là ne trouveraient aucun charme à un beau paysage, à l'aspect d'un soleil levant.

Victor et Dufour se voient toujours ,

mais moins souvent qu'en été. Victor Dalmers, maître de son temps, va beaucoup dans le monde, suit les bals, les soirées, les spectacles. Dufour, plus âgé et n'ayant rien à attendre de ses parens, travaille pour augmenter sa réputation, et économise pour grossir son revenu. Une amitié sincère le lie à Victor, et si leur manière de vivre les tient éloignés l'un de l'autre, ils n'en ont que plus de plaisir à se retrouver. Les personnes que l'on voit le plus souvent ne sont pas toujours celles qu'on aime le mieux.

A l'époque du carnaval, Victor va un matin trouver Dufour dans son atelier.

« — Eh bien! mon cher Dufour, qu'est-ce
» que nous faisons ce carnaval? nous amu-
» sons-nous? — Ma foi!... comme tu vois,
» je m'amuse à finir un petit tableau.....
» c'est une vue prise à Moret... au-dessus
» de Fontainebleau... près du moulin... je
» mettrai là de petites figures... un garçon
» qui gardera une vache... une jeune fille
» qui puisera de l'eau... — J'aimerais mieux

» voir deux amans s'embrasser. — C'est
» ça !.... des polissonneries !.... Je sais bien
» que tu aimerais mieux cela que des vaches.
» Tu es toujours libertin?.. — Ah ça , veux-
» tu une fois quitter les études, ton atelier,
» tes palettes, et venir t'amuser? — Qu'est-
» ce qu'il y a donc? — Hier, Armand de
» Bréville est venu me voir..... — Ah ! ce
» jeune homme de Saint-Cloud..... — Eh
» bien est-il toujours passionné pour les
» plaisirs? — Plus que jamais !... Je ne l'ai
» pas vu souvent cet hiver, mais je sais
» qu'il a eu pour maîtresses les femmes les
» plus à la mode..... Il mène bien vite sa
» fortune.... — D'autant plus que s'il n'a ,
» comme tu m'as dit, que dix mille livres
» de rentes, il ne faut pas vouloir faire le
» sultan avec ça !... — Il a pris cabriolet !
» — Et son bel ami, ce beau monsieur qui
» commande si bien un dîner, qui débou-
» che si élégamment le champagne.....
» M. Saint-Elme ou *de* Saint-Elme? — Il
» ne quitte pas Armand, ils sont insépa-
» rables... Vais venons au but de ma visite :

» Armand donne jeudi une soirée ; en me
» priant d'y venir , il s'est souvenu de toi ,
» il m'a dit que tu lui ferais grand plaisir
» en y venant aussi. — Eh bien ! j'irai.....
» Au fait , ce jeune homme est fort poli , il
» ne m'a fait que des honnêtetés. Nous
» l'avons quitté un peu brusquement à
» Saint-Cloud , et je ne veux pas refuser
» son invitation..... Ah ça , c'est bien vrai
» qu'il m'a invité..... tu ne prends pas ça
» sous ton bonnet ? — J'étais sûr que tu en
» douterais !..... tiens , voilà son invitation
» par écrit.... — A la bonne heure , j'aime
» mieux cela ; c'est plus dans les règles.....
» Est-ce un bal qu'il donne ? — Non , une
» soirée d'hommes , sans façon ; il y aura
» peut-être deux ou trois dames.. mais pas
» des dames à cérémonies. — Tant mieux !
» car je ne suis pas habitué au grand mon-
» de , moi , je me suis concentré sur ma
» palette... je ne vais jamais en soirée.. J'y
» aurai l'air gauche..... emprunté..... mais
» c'est égal... J'irai te prendre jeudi , à huit
» heures , n'est-ce pas ? — C'est trop tôt !....

» à neuf heures et demie.. — Si tard ! c'est
» donc une nuit qu'on va passer ? — Sans
» doute ; une soirée d'hommes , on passe
» toujours la nuit. D'où diable sors-tu donc ?
» — Alors , il nous donnera à souper ? —
» Sois tranquille , rien ne manquera , j'en
» suis persuadé. — C'est convenu , jeudi à
» neuf heures , je serai chez toi. »

A l'heure indiquée, Dufour se rend chez Victor qui n'a pas encore commencé sa toilette , et se dispose lentement à la faire.

« Tu m'avais dit que c'était une soirée
» sans façon , dit l'artiste , et tu t'habilles.
» — Je m'habille sans façon... Tu vois bien
» que je vais en bottes. — Je vois que tu
» ne seras pas prêt à dix heures et demie.
» Tu comptes me faire aller en soirée à onze
» heures ; je te préviens que tu te trompes :
» j'irai me coucher , mais je n'irai pas chez
» ton jeune homme. Quand je suis en train
» de rire , de m'amuser , que l'heure se
» passe , ça m'est égal ; mais je n'ai pas le
» courage d'aller chercher le plaisir quand
» je sens le sommeil qui me gagne , et il

» m'est arrivé, au moment d'aller à un bal
» qui commençait tard, de me fourrer
» dans mon lit, au lieu de mettre le panta-
» lon collant et les bas de soie que j'avais
» sortis de l'armoire.—Calme-toi, tu n'iras
» pas te coucher ; me voilà prêt. Un fiacre
» nous attend. Partons.»

Armand de Bréville occupe un logement fort élégant dans la rue du Mont-Blanc. Un domestique annonce ces messieurs. Dufour a déjà examiné l'antichambre et la salle à manger ; il dit bas à Victor : « C'est un appartement complet ceci... et pour un garçon... Il va donc se marier?... »

Victor sourit et introduit son ami dans un joli salon de forme octogone et qu'éclairaient des globes de verre dépoli suspendus au plafond. Il n'y a encore dans cette pièce que quelques jeunes gens qui causent en se reposant sur des fauteuils.

Armand sort d'une pièce voisine qui est également éclairée, et vient recevoir les nouveaux arrivés. Il serre la main de Victor et remercie très-gracieusement Dufour

de s'être rendu à son invitation ; puis , après avoir échangé quelques complimens , s'écrie : « Messieurs, vous êtes ici chez vous ; » faites ce qui vous plaira. » Après avoir dit ces mots, il retourne dans la pièce d'où il était sorti.

« Qu'est-ce qu'il va faire là-dedans ? » demande le peintre à Victor. — « Je n'en » sais rien... vas-y voir... On peut circuler. » — J'irai tout à l'heure... Et qu'est-ce que » c'est que ces jeunes gens qui sont ici?... » — Est-ce que je les connais plus que toi... » excepté deux ou trois que j'ai déjà rencontrés en soirée. Sais-tu, Dufour, que » tu es bien original avec tes questions?... » Tu es terriblement curieux ! — Ce n'est » pas par curiosité, mais c'est pour m'instruire. C'est très-élégant ici... très-recherché même... Mais ton jeune de Bréville » est déjà bien changé!... Quel diable de » métier a-t-il fait depuis cinq mois que je » ne l'ai vu!... Il est pâli, maigri... il a les » yeux tout tirés... — Il a fait l'amour. — » J'ai aussi fait l'amour quelquefois, mais

» ça ne me changeait pas comme cela !... —
» Tu n'en prenais qu'à ton aise, toi ! — Je
» ne sais pas ce qu'il en a pris, lui ! mais,
» s'il continue le même régime, il n'ira pas
» loin. C'est dommage, il est gentil ce jeune
» homme, et on voit qu'il a été bien élevé...
» Ah, j'entends parler haut... je reconnais
» la voix... C'est mon monsieur au panta-
» lon de tricot... Peste ! nous sommes su-
» perbes aujourd'hui ! »

M. Saint-Elme entra en ce moment dans le salon ; sa mise était un négligé fort élégant. Cette fois, rien ne faisait disparate dans sa toilette, qui était de très-bon goût.

Après avoir salué la compagnie, comme on se salue entre hommes avec qui on est fort lié, Saint-Elme s'approche de Dufour, et lui sourit comme s'il était enchanté de le revoir.

« — C'est M. Dufour, avec qui j'ai eu l'a-
» vantage de dîner à Saint-Cloud ? — Moi-
» même, monsieur. — Enchanté de me
» retrouver avec vous..... Parbleu ! j'étais
» hier dans une maison..... chez un de nos

» premiers banquiers... il y avait plusieurs
» amateurs distingués en peinture... on a
» beaucoup parlé de vous , M. Dufour. —
» Bah ! vraiment on a parlé de moi ?.... —
» De vous... de vos ouvrages , et avec tous
» les éloges que vous méritez. N'avez-vous
» pas exposé au dernier salon un petit ta-
» bleau?... — J'en ai mis plusieurs. — Oui,
» mais je veux parler de celui... vous savez
» bien... où il y avait un si joli effet de lu-
» mière..... — Ah ! un site de la forêt de
» Compiègne? — Justement , la forêt de
» Compiègne. Ah ! délicieux..... charmant
» tableau de chevalet... — De chevalet !...
» mais savez-vous qu'il a deux pieds sur
» deux et demi ? — Oui... Oh ! il est d'une
» jolie grandeur.... et une vérité de ton....
» une finesse de détails... et puis du style ,
» de l'effet... Oh ! tout le monde en était
» enthousiasmé. — Eh bien ! voyez , je n'ai
» pourtant pas pu le vendre encore ! —
» Vous ne l'avez pas vendu ? On ne m'en
» offrait pas assez.... je ne pouvais pas le
» donner pour cinquante écus. — Cin-

» quante écus, un pareil diamant! M. Du-
» four, je vous prie de me le garder, et je
» vous jure que je ne vous le marchanderai
» pas. — Vraiment! vous l'achèteriez?... —
» Faites-le porter chez moi demain matin,
» rue Saint-Lazare, n° 41. — Très-volonté-
» tiers... et je pense qu'en vous en deman-
» dant cinq cents francs, c'est fort raison-
» nable. — Cinq cents francs! Oh! je ne
» l'entends pas ainsi! Mille francs, voilà
» mon prix..... et il les vaut bien... Voyez
» si cela vous convient, M. Dufour? — Il
» n'y a pas de doute que ça me convient,
» puisque je ne vous en demandais que
» cinq cents francs.... Mais je ne veux pas
» que... — C'est fini, c'est un marché fait,
» M. Dufour; ne revenons pas là-dessus....
» Ha ça, mais où est donc le maître de
» céans?...

Saint-Elme passe dans la pièce voisine,
et Dufour se dit! « Il est charmant ce
» M. Saint-Elme... Que diable avais-je donc
» l'autre jour contre lui!.. Il parle fort bien
» peinture.... et il m'achète mon tableau..

» Certainement, ce n'est pas lui qui venait
» dîner à vingt-deux sous. Allons voir ce
» qu'on fait dans l'autre pièce. »

La seconde pièce ouverte à la société est une espèce de boudoir fort galemment décoré. Armand était assis sur une ottomane, à côté d'une jolie brune, grasse, bien faite, et parée comme pour aller au bal, qui souriait d'une façon très-expressive aux discours de son voisin, et riait aux larmes au moindre bon mot qui échappait à quelqu'un de la société. Malheureusement, sa voix forte et un peu commune ôtait alors du charme à sa physionomie; mais lorsqu'elle voulait modérer son organe et les éclats de sa gaieté, c'était une femme fort agréable.

Sur un fauteuil un peu plus loin était assise une jeune personne, dont la toilette fanée jurait avec celle de la petite maîtresse: une robe de crêpe noire trop longue, trop large, qui semblait ne pas avoir été faite pour celle qui la portait, ne pouvait pas donner de l'éclat à une peau qui était

jaune ; de grands yeux et des cheveux très-noirs étaient les seuls avantages de cette demoiselle , qui , en tenant continuellement sa bouche ouverte , laissait voir des dents qui auraient été beaucoup trop longues pour un homme.

« Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ? » dit Dufour en désignant à Victor celle qui était sur l'ottomane. « On la nomme madame Flock. C'est la maîtresse d'Armand » pour le moment ; c'est une dame galante , » fort gaie. Oh ! elle aime beaucoup à rire. » — Et cette autre , qui écoute d'un air » niais tout ce que dit la première , et semble attendre le moment où elle doit rire , » comme paillasse , lorsque son compère » parle ? — C'est une amie de la première... » Les femmes entretenues , dans le bon » genre , ont presque toujours une amie » qu'elles mènent partout avec elles ; une » jeune personne à qui elles veulent du » bien... Elles tâchent de la produire dans » le monde ; mais elles ont soin que cette » amie soit laide , afin que cela fasse res-

» sortir leurs charmes. Elles l'affublent de
» leurs vieilles robes , de leurs vieux cha-
» peaux ; et pour prix de toutes ces bontés,
» la jeune amie leur sert à la fois de com-
» père , de plastron et de jockey. »

En effet , la jolie brune venait de se mettre à rire ; la jeune amie fit sur-le-champ écho. La première se tenait les côtes , se pâmait ; la seconde jugea convenable de se tortiller sur sa chaise , et , par galanterie , ces messieurs accompagnèrent ces dames. Il n'y avait que Dufour qui , n'ayant rien entendu de drôle , gardait son sérieux , et qui , pour ne point avoir l'air ridicule , retourna dans le salon.

La société commençait à arriver. Bientôt les deux pièces sont encombrées d'hommes, qui tous viennent offrir leurs hommages à madame Flock , puis adressent un petit mot , un coup-d'œil de protection à la jeune amie ; il y en a même quelques-uns qui vont jusqu'à lui pincer le menton , ce dont elle semble enchantée.

On a dressé des tables de jeu ; on fait la

bouillotte et l'écarté : c'est Saint-Elme qui fait commencer les parties, apporter les rafraîchissemens , qui donne des ordres aux valets ; il semble le maître du logis. Armand lui laisse le soin de faire les honneurs. Il est tout occupé de sa brune, mais celle-ci le quitte pour se mettre au jeu. Les tapis sont bientôt couverts d'or.

« Diable ! » se dit Dufour en regardant jouer, « si l'on commence comme cela ,
» comment finira-t-on!.... Déjà de l'or sur
» les tables!... Et moi qui avais exprès apporté pour jouer des pièces de dix sous...
» de cinq sous... Je n'oserai jamais présenter dix sous à côté de ces piles d'écus.....
» Ma foi, je me contenterai de regarder.. »

Et Dufour s'approche de la table d'écarté, où joue la jolie brune, qui a déjà *passé* deux fois, et ramasse les écus avec une âpreté qui n'est pas très-fashionable. Comptant sur sa veine, cette dame vient de faire paroli ; mais un roi que retourne son adversaire lui fait perdre la partie.

« Ah ! chien !... » s'écrie la jolie femme,

« monsieur n'en fait jamais d'autres !... Ce
» n'est pas galant de tourner le roi avec
» une dame. »

Le monsieur qui a gagné est un grand homme sec au teint olivâtre; il s'écrie qu'il est désespéré d'avoir renvoyé son charmant vis-à-vis. La jolie brune se lève d'un air d'assez mauvaise humeur, et va s'asseoir près de son amie, qui ne joue pas, mais qui tient son troisième verre de punch, dans lequel elle trempe des biscuits. Dufour, qui a été frappé de l'exclamation un peu plébéienne qui vient d'échapper à la petite maîtresse, se tient près de ces dames pour les entendre causer.

« — Tu ne joues pas, ma bonne, ah! tu
» as bien raison, va!..... c'est bien bête de
» jouer... — Tiens.... j'ai raison... Je crois
» bien que j'ai raison!... ça me serait diffi-
» cile de jouer... je n'ai pas d'argent! —
» J'avais gagné quarante francs, je les ai
» reperdus en un coup..... avec ce grand
» jaunisson!... Ah! je ne jouerai plus con-
» tre cet homme-là.. il bat drôlement ses

» cartes..... Célanire, regarde donc si ma
» robe fait bien par derrière. — Oui, très-
» bien.. — Et les manches.. — Très-bien.
» — Ma coiffure n'est pas dérangée ? —
» Pas du tout. — Tu bois du punch, toi !
» Tiens!..... il faut bien que je m'amuse à
» quelque chose!.. — Tu es gentille comme
» un cœur ce soir.. ma robe te va très-bien.
» — Oh!... pas trop.. je danserais dedans!
» — Nous y ferons une pince demain. Dis
» donc, la petite Liline est venue ce matin.
» Son amant l'a abandonnée en lui em-
» portant jusqu'aux tapis qu'il lui avait
» donnés... Il y a des hommes qui ont bien
» mauvais genre!..... Liline avait un cha-
» peau... qui avait l'air malheureux..... —
» Ah! oui, de ces chapeaux qu'on fait soi-
» même. — Elle venait me demander vingt
» francs et mon amitié; je lui ai dit que j'a-
» vais fait serment de ne jamais prêter d'ar-
» gent à mes amies, parce que ça brouille;
» mais que quant à mon amitié, elle l'a-
» vait pour la vie; alors, elle m'a appelée
» *crasseuse*, et s'est en allée en donnant des

» coups de pied dans toutes les chaises.. Je
» n'ai jamais tant ri!... Mais je m'en vas re-
» jouer quoique ça.... je veux tâcher d'at-
» trapper une veine..... Dis donc, as-tu
» remarqué ce monsieur qui est près de
» nous?..... Ah! ah!.... il ressemble à un
» gros... »

C'était Dufour que ces dames regardaient en ce moment. Comme elles avaient baissé la voix, il ne put entendre à qui elles trouvaient qu'il ressemblait ; mais elles se mirent à rire de plus belle, et le peintre passa dans la pièce voisine, en se disant : « Ah! je ressemble à un gros... à un gros quoi? Cette petite maîtresse-là ressemble à une gaillarde qui a le fil... Quant à l'autre, si elle ne fait que les confidentes auprès de madame Flock, elle remplit bien le premier rôle avec les rafraîchissemens !

» — Vous ne jouez pas, monsieur Dufour, » dit Armand en s'approchant de l'artiste. — Pardonnez-moi... j'ai joué dans l'autre pièce.. mais je ne suis pas grand amateur. — Vous préférez, j'en suis sûr, les

» amusemens de la belle saison. — Oui...
» j'aime beaucoup la campagne , et puis j'y
» fais des études. — Parbleu ! il faut que
» vous veniez cet été passer quelque temps
» à ma petite terre de Bréville en Picar-
» die. Il y a par là des sites charmans , des
» bois délicieux tout autour de Samoncey,
» de Sissonne : c'est un pays très-pittores-
» que. Ma propriété est située entre Laon
» et Sissonne..... — Je ne connais pas du
» tout ce pays-là , et j'avoue que je ne se-
» rais pas fâché d'y faire un petit voyage.
» — Eh bien ! il faut y venir cet été ; Vic-
» tor vous accompagnera. Il y a long-
» temps qu'il me promet de me faire ce
» plaisir...

» — Qu'est-ce donc ? » dit Victor en
s'avancant. — « C'est que j'engage M. Du-
» four à venir avec vous cet été passer
» quelque temps à ma terre en Picardie :
» me le promettez-vous , messieurs ? — Ce
» serait avec plaisir ; mais , mon cher Ar-
» mand , vous n'y êtes jamais à votre terre.
» — Il est vrai que j'aime peu la campa-

» gne , mais j'irai cependant la saison pro-
» chaine... il faut que j'y aille ;... ma sœur
» y est déjà avec son mari , M. de Noirmont. Ma sœur désirait beaucoup revoir
» notre campagne de Bréville.... C'est là
» où nous avons passé nos jeunes années
» près de notre belle-mère qui nous aimait
» tant ! Il est possible..... il est même probable que je vendrai ma propriété à
» M. de Noirmont... Il s'y fixera avec ma
» sœur... cela leur convient mieux qu'à
» moi. En attendant , nous irons nous y
» amuser cet été : c'est convenu. — Oui ,
» nous ferons danser les paysannes. — Et
» moi je les peindrai. »

Armand quitte ces messieurs pour aller saluer une dame qui vient d'arriver , quoiqu'il fût alors près de minuit. La nouvelle venue est une blonde qui a dû être jolie , mais qui n'a plus qu'un restant d'éclat rehaussé par beaucoup de toilette. Elle est amenée par un jeune homme qui semble être encore dans l'adolescence.

A l'arrivée de la dame blonde , madame

Flock et Célanire se regardent , se pignent les lèvres , puis madame Flock dit à demi-voix à son amie : « C'est Berlibiche , » et Célanire se met à rire aux éclats. La nouvelle venue va dire bonsoir à madame Flock , qui s'écrie : « Ah ! c'est vous , ma » chère ! que je suis aise de vous voir !.... » venez donc près de moi... vous me porterez bonheur ; je perds déjà deux cents » francs ;... c'est ridicule de perdre comme » ça , n'est-ce pas ?.... Vous avez un beau » cachemire... Qu'est-ce que c'est que ce » jeune homme qui est avec vous ? — C'est » le fils d'un député. — Il a de beaux boutons en diamans ! »

Dufour cherche Victor pour lui demander ce que c'est que la dame blonde , mais Victor est au jeu. Les parties sont très-animées. Déjà le jeune Armand a ouvert plusieurs fois un joli petit meuble placé dans un coin du boudoir ; il y a pris de l'or pour prêter à plusieurs de ses amis , et pour réparer les pertes que lui-même a déjà faites. Dufour s'est assis dans un coin derrière

mademoiselle Célanire. Il observe ce qui se passe et se dit : « Voilà un jeune homme » qui va bien vite !... un logement qui doit » être fort cher , des maîtresses , un cabriolet , un jeu d'enfer... Hum ! ce n'est pas » avec dix mille livres de rentes qu'on » mène long-temps une pareille existence... » Mais qui lui donnera de bons conseils?... » qui lui dira de s'arrêter ? je ne suis pas » assez lié avec lui pour cela... Il n'a point » de parens à Paris ;..... il n'écoute que » M. Saint-Elme... et je ne crois pas que » celui-là lui donne des leçons de sagesse... » Pourvu qu'il me paie mon tableau !... »

Madame Flock vient de quitter la partie , elle est fort gaie ; elle a regagné. Elle vient trouver sa confidente , qui fait une assez triste figure , parce qu'aucun homme ne lui fait la cour.

« Eh bien ! chère amie , qu'est-ce que » tu fais là isolée ?... est-ce que tu t'amuses » à t'arracher les dents ?... — Dame , je ne » peux pas jouer , je n'ai pas d'argent !... » on ne me propose pas de m'en prêter. »

Mademoiselle Célanire , en disant cela , regardait autour d'elle comme pour voir si on allait lui en offrir ; mais plusieurs jeunes gens qui s'étaient rapprochés avec madame Flock s'éloignent alors très-vivement.

« — Dis donc , Célanire , il paraît que ma-
» dame Berlibiche fait des éducations main-
» tenant. Le monsieur qu'elle a amené
» peut avoir de seize à dix-huit ans. — C'est
» égal , il est gentil et il a de bien beau
» linge!... — Au fait , il est encore mieux
» que celui avec lequel elle se promenait il
» y a quelque temps... Te rappelles-tu un
» grand squelette qui mettait au moins six
» cravates pour se faire un cou , et qui
» avait un habit sur lequel on aurait si
» bien battu le briquet?... Ah ! ah !

» — Tous ces gens-là ont de singuliers
» noms , se dit Dufour : M. Jaunisson ,
» madame Berlibiche ; c'est une femme
» d'origine allemande probablement. »

Saint-Elme s'approche en ce moment de madame Flock , en s'écriant : « Toujours
» gaie , toujours folle , toujours charmante !

» — Et vous, toujours aimable, toujours
» galant, toujours spirituel.

» — Allons, se dit Dufour, ils peuvent
» aller loin comme ça; ils ont l'air de se
» renvoyer les complimens comme on se
» renvoie un volant.

» — Mon petit Saint-Elme, » dit ma-
dame Flock, en prenant le grand bel
homme par son habit, « qu'est-ce que
» cette vieille Berlibiche vient donc faire
» ici?... je me flatte qu'elle n'a pas la pré-
» tention de m'enlever mon Armand....
» O Dieu! mon Armand, l'astre de ma
» vie!... Si je croyais qu'elle eût des inten-
» tions sur lui, je la provoquerais au pis-
» tolet... C'est que je tire le pistolet, moi!
» j'ai abattu deux fois la poupée... c'est
» pas une farce; demandez plutôt à Cé-
» lanire. »

Célanire, qui est là comme *Lazarille*,
répond sur-le-champ : « Oui, oui; elle tire
» comme un homme!.. »

Ann » — Allons, belle amazone, chassez ces
» idées de guerre... Comment pouvez-vous

» croire que de Bréville , qui sait tout ce que
» vous valez , puisse penser à une autre...
» et quelle autre!... une femme qui n'a
» plus rien pour plaire. — Oh ! je sais bien
» que je suis plus jeune et plus jolie
» qu'elle... Elle est fanée , usée , passée ; je
» sais tout ça... c'est égal ; les hommes ont
» quelquefois des caprices si étonnans , et
» je suis sûre que Berlibiche se mettrait à
» cheval sur les chenets pour me supplan-
» ter... je le connais. Enfin , ayez soin qu'au
» souper elle ne soit pas à côté d'Armand ,
» ou je fais une scène , je vous en pré-
» viens.

» — Calmez-vous , mauvaise tête ; nous
» aurons soin qu'elle n'y soit pas. — A la
» bonne heure.

» — Eh bien ! M. Dufour , vous ne jouez
» pas ? » dit Saint-Elme en se tournant vers
le peintre.

« — Pardonnez-moi... je viens de jouer
» dans l'autre pièce. — Mes dames , je vous
» présente M. Dufour , un de nos premiers
» talens en peinture. — Ah ! monsieur est

» peintre!... c'est drôle, monsieur n'a pas
» du tout l'air d'un artiste... n'est-ce pas,
» Célanire?

» — Je voudrais bien savoir de quoi j'ai
» l'air, » se dit Dufour tout en saluant madame Flock et son amie.

» — Monsieur, j'aime beaucoup les artistes... les peintres surtout, ils sont presque tous aimables... Quel genre monsieur peint-il? — Le paysage, madame. — Ah! que c'est joli!... comme on peut faire des points de vue intéressans...

» — On peut se faire faire en baigneuse dans un paysage, dit mademoiselle Célanire; c'est cela qui est joli... — Tais-toi donc, Célanire. Elle veut toujours se faire peindre en baigneuse... par coquetterie... parce qu'elle est bien faite... Ah! monsieur, puisque vous êtes peintre, vous me donnerez quelque chose pour mon album... car j'ai un album de commencé, j'ai déjà de très-jolies choses... Vous me promettez un petit dessin, n'est-ce pas, monsieur!.... Je prierai Armand de vous le rappeler. »

Dufour s'incline en murmurant quelques mots de politesse et va dire à Victor :
« Elle est sans façon , cette dame !... c'est la
» première fois qu'elle me voit , et elle me
» demande quelque chose !... Quel singu-
» lier monde que tout cela !... C'est plus
» élégant que les petites mangeuses de pain
» d'épices de Saint-Cloud , mais dans le
» fond , cela ne vaut guère mieux...

« — Mon cher Dufour , il faut voir un
» peu de tout... Fais la cour à cette grande
» blonde ; je suis certain qu'elle ne te sera
» pas cruelle. — Non , je ne ferai la cour à
» personne ici... Je me méfie de toutes ces
» dames-là... Je commence même à crain-
» dre que mon tableau ne soit pas encore
» vendu.... mais je ne le livrerai pas à cré-
» dit. »

On annonce que le souper est servi. Armand engage tout le monde à quitter le jeu pour quelque temps ; il donne la main à madame Flock , et passe avec elle dans une pièce où une table est servie avec autant de goût que d'élégance : les surtouts, les bou-

gies , les fleurs sont artistement placés autour des mets les plus recherchés ; la table est une forêt de fleurs et de lumières. Dufour admire le coup-d'œil et dit à Victor :
« C'est charmant !... Les repas somptueux
» donnés par Lucullus n'étaient pas , je le
» gage , aussi parfaitement servis.... Mais,
» mon ami , Lucullus dépensait des sommes immenses pour un seul repas , et si
» M. Armand n'a que dix mille livres de
» rente , il se coulera. Ne pourrait-on pas
» l'avertir ?...

» — Veux-tu te taire , Dufour ; joli moment pour faire de la morale !... Comme
» ce serait aimable d'aller dire à quelqu'un
» qui vous donne un beau souper : Monsieur , vous nous faites de la peine... vous
» vous ruinerez... — C'est juste , ce n'est
» pas le moment : il faut souper d'abord. »

Dufour se trouve placé à côté de la dame blonde : celle-ci , mécontente d'être loin du maître du logis , chuchotte avec son voisin en regardant madame Flock. Dufour voudrait bien entendre ce qu'elle dit , mais , en

penchant sa tête vers sa voisine , il a déjà froissé deux fois son chapeau , ce dont elle a paru très-contrariée. Le souper met bientôt toute la société en gaieté ; il semble que ce soit une réunion d'amis intimes. La voisine de Dufour conserve seule un air sérieux. Voulant entamer la conversation et tâcher de se faire mieux venir par cette dame , le peintre prend un flacon de malaga qui est devant lui , puis se tourne vers elle en lui disant : « Madame Berlibiche veut-elle accepter un peu de malaga?... »

La grande blonde regarde Dufour d'un air courroucé : « Comment avez-vous dit , monsieur ? — Je vous ai demandé , madame , si vous vouliez accepter un peu de malaga. — Ce n'est pas cela , monsieur ; comment m'avez-vous nommée , s'il vous plaît ? — Mais par votre nom , madame..... Ne vous appelez-vous pas Berlibiche?... »

Madame Flock , qui écoutait Dufour , part alors d'un éclat de rire qui dure cinq minutes ; mademoiselle Célanire en fait

autant, la plupart des jeunes gens qui sont là les imitent ; mais la dame blonde ne rit pas , elle promène autour d'elle des regards furieux, puis les reporte sur Dufour , qui est resté tout interdit , parce qu'il ne concevoit pas que le nom de cette dame produise en tel effet sur la société.

« Berlibiche ! » s'écrie enfin la grande blonde, « il faut être bien mal élevé pour se » permettre de telles plaisanteries..... Qui » vous a dit , monsieur , que je m'appelais » ainsi ? — Madame... pardon, mais c'est.. » j'ai cru entendre..... — Ah ! je devine , » monsieur , je devine d'où cela vient ; ap- » prenez , monsieur , que je me nomme » madame Roseville... Anatole, donnez-moi » mon chapeau ; je veux m'en aller.

» — Ah ! belle dame, s'écrie Saint-Elme, » prendriez - vous de l'humeur pour un » malentendu?.... une erreur de nom?»

Armand se lève et veut aussi calmer la dame blonde : celle-ci n'écoute rien ; elle se contente de murmurer : « Je sais d'où » ça vient..... on me le paiera. » Le jeune

Anatole a été chercher le cachemire ; la dame le met , prend le bras de l'adolescent , et l'entraîne , tandis que madame Flock continue de rire en disant : « Laissez-la » donc aller ,..... que je puisse rire à mon » aise.... Ah ! monsieur Dufour , que vous » m'avez fait de bien !.... que je vous ai » d'obligation !...—Madame , si j'ai nommé » cette dame ainsi , c'est parce qu'il m'a » semblé que vous-même..... — Certaine- » ment , avec Célanire , je ne l'appelle ja- » mais autrement , parce que je trouve » qu'elle ressemble à une grande biche , et » puis j'ai assez l'habitude de donner des » sobriquets à tout le monde... Ah ! Dieu , » ai-je ri.... je n'en puis plus ! »

Cet incident fait pendant quelque temps le sujet de la conversation. Comme cela divertit beaucoup madame Flock , c'est à qui de ces messieurs plaisantera sur le nom de Berlibiche. Dufour ne dit plus rien et se contente de souper. Bientôt on parle du jeu , de ceux qui ont été le plus maltraités par la fortune ; alors Saint-Elme s'adresse à Dufour :

« Il me semble que je ne vous ai pas vu
» jouer, M. Dufour. — Pardonnez-moi...
» j'ai même perdu cinq napoléons..... en
» pariant.... — Contre qui donc? — Con-
» tre votre voisin... M. Jaunisson. »

Dufour était justement en face du monsieur qu'il désignait. Au nom de Jaunisson, celui-ci fixe sur Dufour des yeux enflammés de colère en s'écriant : « Monsieur, il est
» bien étonnant que vous vous permettiez
» de telles épithètes..... et que vous plai-
» santiez sur mon teint !... »

« — Allons, j'ai donc encore dit une
» bêtise ! » répond Dufour, et il en est bientôt persuadé en voyant madame Flock se tenir les côtes, ainsi que mademoiselle Célanire : ces dames rient tant que bientôt elles sont obligées de quitter la table. Victor et Armand parviennent, non sans peine, à calmer la colère du monsieur au teint olivâtre. On retourne au jeu, et Dufour profite de ce moment pour prendre son chapeau et s'en aller : « J'en ai assez,
» se dit-il, si je restais encore, je ne sais

» pas ce que je dirais, mais cela pourrait
» mal se terminer, et je ne me soucie pas
» d'avoir un duel parce que madame Flock
» donne des sobriquets à tout le monde... »

Le lendemain de cette soirée, Dufour fait venir un commissionnaire, lui remet son tableau de la forêt de Compiègne, lui donne l'adresse de M. Saint-Elme, et lui enjoint de ne point laisser le tableau sans en recevoir le prix.

Le commissionnaire part, et revient au bout d'une heure avec le tableau sur les bras.

« Comment ! est-ce qu'il n'en veut pas ?
» s'écrie le peintre. — Oh ! c'est pas ça....
» monsieur..... — Pourquoi rapportes-tu
» mon tableau ? — C'est que ce monsieur
» Saint-Elme ne demeure plus là depuis
» trois semaines, et il n'a pas laissé son
» adresse....

» — Je me suis laissé attraper comme
» un enfant, se dit Dufour, et il faut en-
» core que je paie le commissionnaire ! Al-
» lons..... c'est bien fait, je mérite cela....

» Décidément ce Saint-Elme est un intri-
» gant, un chevalier d'industrie, et à pré-
» sent je gagerais mon tableau que c'est lui
» qui dînait à vingt-deux sous. »

Cette aventure rend Dufour encore plus méfiant ; pendant plusieurs semaines , c'est en vain que Victor vient le chercher pour l'emmener avec lui, le peintre ne veut plus quitter son atelier. Mais la belle saison est revenue ; déjà le jeune de Bréville a plusieurs fois rappelé à Victor sa promesse d'aller passer quelque temps à sa campagne avec son ami Dufour, et Victor presse l'artiste de faire avec lui ce voyage. Enfin Armand part pour sa terre, mais il a fait promettre à Victor de s'y rendre bientôt.

Voir de nouveaux sites, un pays qu'on lui annonce comme très-pittoresque ; c'est bien séduisant pour un peintre.

« Mais si je dis encore des sottises... si je
» me fais encore moquer de moi chez ton
» marquis, dit Dufour.—Ne crains rien,
» mon ami ; il ne s'agit plus d'être avec de

» jeunes fous et des femmes entretenues ;
» nous devons trouver chez Armand sa
» sœur et son mari ; c'est une société un
» peu sérieuse.... un peu ennuyeuse peut-
» être.... car, d'après ce que m'a dit Ar-
» mand , monsieur et madame de Noir-
» mont ne sont pas très-gais ; mais quand
» nous nous ennuiérons , nous irons pro-
» mener dans les bois , dans la campagne.
» — Et ce Saint-Elme , ira-t-il ?—Armand
» est parti il y a quelques jours... j'ignore
» si son ami l'a accompagné. Que t'importe !
» ce n'est pas chez lui que nous allons.....
» — Je serais d'ailleurs curieux de savoir
» ce qu'il me dira au sujet de mon ta-
» bleau... J'y consens ; allons en Picardie...
» Je vais me disposer à ce voyage ; dans
» trois jours je serai prêt..... — C'est con-
» venu..... Je ne sais pourquoi , mais l'idée
» de ce voyage fait battre mon cœur... Ah !
» mon cher Dufour , si c'était un pressen-
» timent... si dans ce pays j'allais devenir
» amoureux ! — Parbleu , il serait bien
» plus étonnant que tu y fusses sage !....

» Mais ce sera là comme ailleurs, de ces feux
» qui brillent.... éblouissent d'abord , puis
» s'éteignent aussi vite qu'ils se sont allu-
» més. »

CHAPITRE IV.

L'homme à la faux.

VICTOR et DUFOUR ont pris la voiture qui mène à Laon : de là à la propriété où ils se rendent, Armand leur a dit qu'il n'y avait que trois petites lieues, et ils veulent faire ce chemin à pied. Ils laissent à la poste de Laon leurs porte-manteaux, qu'ils comptent envoyer chercher quand ils seront chez le jeune de Bréville, et n'ayant à la main, l'un qu'une légère badine, l'autre que son livre de croquis, ils se mettent gaiement en marche dans le chemin qu'on leur a indiqué.

On est aux premiers jours de juin : le feuillage des arbres commence à s'épaissir,

à donner de l'ombrage ; les acacias sont dans toute leur beauté, et leur blanche fleur répand au loin un doux parfum, tandis que les chênes plus paresseux n'ont encore que de petites feuilles qui laissent passer les rayons du soleil. Mais la verdure a toute sa fraîcheur, tout le brillant de ses premières couleurs ; aucune feuille n'a encore quitté sa tige. Que d'autres admirent les beaux effets, les tons plus opposés de l'automne ! le printemps du moins promet de longues jouissances : c'est le présent et l'avenir.

Dufour s'arrête souvent pour contempler un site, un point de vue, et il s'écrie :
« C'est charmant !... je suis très-content de
» connaître ce pays..... Conviens Victor,
» qu'on a plus de plaisir sous ces ombrages
» qu'avec tes Berlibiche, Célanire, et même
» les demoiselles de Saint-Cloud ?... — Je
» n'ai jamais dit le contraire... mais, sous
» ces arbres... dans ces petits chemins cou-
» verts, conviens aussi qu'il serait bien
» doux de se promener avec une femme

» aimable , sensible , et qui nous aimerait
» véritablement.

» — C'est possible !... pourtant, moi, je
» préfère ne pas être amoureux dans un
» beau pays... ça m'empêcherait de tra-
» vailler... Oh ! le bel arbre ! attends que
» je le croque. »

Dufour prend son crayon , son calepin ,
et se met à dessiner. Pendant ce temps ,
Victor s'étend sur le gazon : il pense aux
jolies femmes qu'il a laissées à Paris , et ,
quoiqu'il les ait quittées sans regret, il vou-
drait bien en tenir une sur ce gazon , sur
lequel il se repose ; là , elle lui semblerait
cent fois plus jolie !... Il est donc vrai que
le changement de lieu , de site , peut don-
ner encore du prix aux objets que nous
délaissons.

Dufour a croqué son arbre ; mais un peu
plus loin, c'est une petite fuite de terrain
qu'il veut absolument dessiner.

« Mon cher ami , lui dit Victor , si tu
» veux esquisser tout ce qui te semblera
» joli sur notre route , il est probable que

» nous n'arriverons pas avant la nuit , et
» nous risquons fort de nous égarer dans
» ce pays que nous ne connaissons pas.....
» je crois même que tu nous as déjà fait
» perdre notre chemin.

» — Tu as raison... j'ai le temps de faire
» tout cela ; c'est que , lorsqu'on voit un
» joli effet , on craint toujours de ne plus
» le trouver.... Allons , en route.... On
» nous a dit qu'il fallait d'abord passer le
» village de Samoncey... qu'il était au mi-
» lieu des bois... Le vois-tu , le village ? —
» Comment veux-tu que je le voie , s'il
» est entouré de bois ? Marchons toujours...»

Les deux voyageurs marchaient alors sur un terrain fort inégal ; à chaque instant il fallait descendre de petits monticules , puis en remonter d'autres ; des buissons de genets , des bouquets de chêne , des trembles , des bouleaux donnaient à cette campagne un aspect pittoresque.

« Ça commence à devenir fatigant de ne
» faire que monter et descendre , dit Du-
» four.—A coup sûr , nous ne sommes pas

» sur une grande route. — On nous a dit
» qu'il n'y en avait pas, et que, pour ga-
» gner Samoncey, il fallait traverser les
» bois.—Oui, mais il y a un chemin tracé
» que suivent les paysans... Nous y étions
» tout à l'heure... — Il ne fallait pas aller
» à droite et à gauche pour dessiner, nous
» y serions encore... Après tout, nous ne
» sommes ni dans les déserts de l'Égypte,
» ni même dans les landes de Bordeaux ;
» nous nous retrouverons toujours. — Mais
» le jour baisse... et la nuit il n'est pas fa-
» cile de se retrouver.... Voyons l'heure....
» — Tu as donc osé prendre ta montre
» pour voyager... — Parbleu!... je savais
» bien que je ne serais pas foulé comme
» dans le parc de Saint-Cloud..... Ce n'est
» pas que cela veuille dire que nous n'ayons
» rien à craindre ici... je ne connais pas ce
» pays... j'ignore s'il y a des vagabonds...
» des voleurs... As-tu des pistolets sur toi?
» — Non, je les ai laissés dans mon porte-
» manteau... mais j'ai ma badine. — C'est
» cela, si on nous attaquait, nous aurions

» une badine et un crayon pour nous dé-
» fendre !... Sais-tu que j'ai cent cinquante
» francs sur moi ? je suis fâché à présent
» d'avoir emporté tant d'argent.... mais
» quand on doit rester quelque temps dans
» un pays... et qu'on espère s'y amuser un
» peu.—Oh ! parbleu ! je te conseille de
» faire ton embarras avec tes cinquante
» écus... Et moi qui ai dans ma bourse
» douze cents francs en or..

» — Douze cents francs !... quelle folie !...
» avoir emporté douze cents francs...

» — C'est un joli denier ! » dit une voix
qui partait de derrière un épais buisson ;
presque au même moment on écarte le
feuillage et quelqu'un se trouve tout à côté
des deux voyageurs.

C'était un homme d'un âge déjà avancé,
mais fort, trapu, vigoureux ; ses yeux gris
enfonceés sous des sourcils épais, étaient à
la fois vifs et hardis ; ses lèvres minces sem-
blaient, en se rapprochant, avoir une ex-
pression moqueuse ; un nez long et crochu ;
des pommettes saillantes et fortement co-

lorées achevaient de donner à sa physionomie une expression singulière. Il était vêtu d'une blouse grise, portait des sabots, un bonnet de laine de couleur, et tenait sur son épaule une de ces larges faux dont les paysans se servent plutôt pour faucher l'herbe que pour la moisson.

Dufour est resté saisi; Victor lui-même est un moment étonné de la brusque apparition de cet homme, qui semble être sorti du buisson pour se trouver sur leur passage; et celui-ci répète, en les regardant l'un après l'autre d'un œil scrutateur :
« Oui... c'est un joli denier.

» — Ah vous trouvez..... » dit Victor en fixant à son tour l'homme en blouse. —
« Mais dame!..... — Vous nous écoutiez
» donc?... — Il n'y avait pas besoin d'écouter pour vous entendre..... vous parliez
» assez haut., et puis quand même, est-ce
» que ça vous fâche?...

» — Drôle de rencontre! murmure Dufour; cet homme a une tête bien caractérisée... il serait très-bien à peindre... mais

» pas ici..... Marchons toujours..... il a une
» polissonne de faux contre laquelle ta ba-
» dine ne brillerait pas. — C'est un faneur,
» un faucheur , qui revient de son travail.
» — J'aime à le croire... mais nous sommes
» bien sots d'aller crier que nous avons de
» l'argent , de l'or dans nos poches... C'est
» une imprudence que je ne me pardonne
» pas. Il est vrai que j'aurais juré que nous
» étions seuls: cet homme la poussé à comme
» un champignon. »

Les voyageurs continuaient leur marche dans un étroit sentier qu'ils suivaient alors; le paysan marchait derrière eux. Dufour le regardait souvent de côté , en disant à Victor : « J'aimerais mieux qu'il fût devant
» nous... laissons-le passer. — Tu as tort de
» te méfier de ce paysan... au contraire, sa
» rencontre nous sera utile. »

Victor s'arrête et s'adresse à l'homme , qui semble les suivre: « Pourriez-vous nous
» dire si nous sommes encore loin du vil-
» lage de Samoncey? — Si j'ai pu vous le
» dire!... tiens... ça serait bon si je ne con-

» naissais pas le pays..... Non , vous n'êtes
» pas très-loin de Samoncey... à une demi-
» lieue approchant..... — Et suivons-nous
» bien la route qui y conduit? — Oh! par
» les bois ou par les champs , on y va tout
» de même... D'ailleurs , j'y vais , moi , à
» Samoncey : ainsi, si vous voulez me tenir
» compagnie , vous ne vous perdrez pas.

» — Je ne tiens pas absolument à sa
» compagnie , » dit tout bas le peintre. —
« Pourquoi cela ? — C'est à cause de cette
» diable de faux... S'il allait nous prendre
» pour de la luzerne... — Tu es fou ! avec
» lui nous ne risquons plus de nous égarer.
» — Soit... abandonnons-nous à la Provi-
» dence ; mais marchons à côté de lui.

» — Vous êtes de ce pays, brave homme?
» — Oui , je suis de Gizy ; c'est à une demi-
» lieue de Samoncey... plus haut. — Il est
» joli ce pays ;... il paraît riche et bien cul-
» tivé? — Oh !. comme ça... Il y a des ter-
» rains assez bons. — Vous êtes cultivateur?
» — Non, je suis journalier. Et vous, qu'est-
» ce que vous êtes ? »

Cette question , toute naturelle dans la bouche du paysan , fait pourtant sourire les voyageurs. Mais les gens de la ville trouvent tout simple de questionner les habitants de la campagne, et se formalisent quand ceux-ci usent du droit de réciprocité. Cependant Victor répond au paysan :

« Nous arrivons de Paris... Mon ami est
» artiste. — *Artisse!* quoique c'est que ça?
» — Je suis peintre..... dessinateur, si vous
» comprenez mieux. — Ah! peintre, oui ,
» je comprends! Vous faites des peintures,
» des images,... comme celles qui sont sur
» les plaintes qu'on vend à Laon ,.....
» des Juif-Errant , des Barbe-Bleu!

» — Ah! le Vandale!» s'écrie Dufour ;
puis il ouvre son calepin et montre au paysan un des points de vue qu'il venait de croquer , en lui disant : « Voilà ce que je
» fais... Y êtes-vous à présent? »

Le paysan s'arrête pour regarder à son aise le croquis , et Dufour cherche à lire dans ses yeux la surprise et l'admiration ; mais le villageois ne s'émeut point , il dit

d'un air indifférent : « Ah ! oui ,... ce sont
» des arbres,... des gazons... c'est dommage
» que c'est tout noir.... j'aime mieux les
» images en couleur , c'est plus gentil.

» — Il n'y a rien à répondre à ces gens-
» là , » murmure Dufour , en remettant
avec humeur son calepin dans sa poche ;
« cela n'a aucun sentiment des beaux-arts !
» — Eh ! pourquoi vas-tu lui parler peintu-
» re, toi ? — Pourquoi se permet-il de nous
» demander ce que nous faisons ! — Parle-
» lui culture , labour , semences , alors il
» saura te comprendre , te répondre. —
» Pourvu qu'il ne nous égare pas , c'est
» tout ce que je demande.... Il nous fait
» prendre bien des détours , et la nuit ap-
» proche... Paysan , sommes-nous bientôt
» au village ? — Nous y arriverons. »

En disant ces mots , l'homme en blouse
entre dans un sentier bordé d'épais buis-
sons et recouvert par des branches de chê-
nes qui formaient presque un berceau en
se joignant ; mais , le jour étant déjà très-
bas, on voyait à peine clair dans cette route.

Les branches de feuillages touchaient souvent la tête des voyageurs, et on ne pouvait marcher qu'un de front, tant le sentier était étroit.

« Dans quel chemin nous mène-t-il ? » dit Dufour à Victor. « Ce sentier doit être » fort agréable quand il fait du soleil. — » Mais comme il y a long-temps qu'il ne fait » plus de soleil, il n'était pas nécessaire de » nous mener dans un chemin où à chaque » instant les branches peuvent nous aveugler... Hum!... je me méfie de ce gaillard-là... Et dire que nous avons laissé nos » armes, ... c'est-à-dire tes armes, dans le » porte-manteau !.... Eh bien!.... qu'est-ce » qu'il fait donc maintenant ?.. »

Le guide des deux amis venait d'ôter la faux de dessus son épaule gauche pour la prendre dans sa main droite, et il tournait la tête pour regarder les voyageurs ; mais Dufour s'était arrêté spontanément à cette action du paysan.

« Eh bien, messieurs, ... est-ce que vous » n'avancez plus ?.. — Si fait, » dit Victor

qui marchait le dernier. « Allons, Dufour,
» avance donc, qu'est-ce que tu fais là? —
» Mais je..... je m'arrête un peu ,.... je suis
» las... Est-ce que nous ne serons pas bien-
» tôt dehors de ce sentier, mon camarade?
» — Oh! si... »

Et le paysan, qui examinait alors sa faux, reprend : « Elle est fameuse c'te faux-là !
» un bon tranchant... Si à l'armée on avait
» de ça , et qu'on sût s'en servir comme
» moi, ah! bigre ! ça vaudrait ben leur
» sabre!... C'est qu'avec ça on ferait tomber
» des hommes par demi-douzaines !

» — Voilà de bien mauvaises plaisante-
» ries!... » dit Dufour à demi-voix et en regardant Victor. Celui-ci le pousse pour le faire avancer , en s'écriant : « Allons,
» brave homme, marchons , s'il vous plaît,
» car nous n'arriverons jamais avant la
» nuit. Dam', i' m'semble que c'est vous
» qui vous arrêtez.

On se remet en marche, Dufour , ayant toujours les yeux fixés sur la terrible faux, est prêt à se jeter dans les broussailles qui

bordent le sentier , au premier mouvement qu'il verra faire à leur guide. Celui-ci ne s'arrête plus , et on arrive enfin au bout de l'étroit chemin. Mais on est toujours dans le bois ; et quoique l'endroit soit moins touffu , on ne peut voir loin devant soi , parce que le jour est près de finir.

« Ce village de Samoncey est bien difficile à atteindre ! » dit Dufour en regardant Victor et en poussant un profond soupir qui fait sourire son compagnon. Le paysan s'avance toujours , marchant à travers le bois et ne suivant plus aucun chemin battu ; enfin on arrive dans une clairière où plusieurs sentiers aboutissent. Le paysan s'arrête à cet endroit , posant sa faux à terre et s'appuyant dessus comme un suisse sur sa hallebarde ; il regarde autour de lui comme s'il cherchait du monde dans chacun des sentiers qui s'offrent à sa vue.

« Eh bien ! mon brave homme , pourquoi restons-nous là ? demande Victor. — Ah ! c'est que je regardais si je n'apercevrais pas quelque ami... qui m'aurait évité la peine d'aller à Samoncey.

» — Cesont ses complices qu'il cherche!... »
dit tout bas Dufour ; « n'attendons pas le
» reste de la troupe... Crois-moi , Victor ,
» prenons un de ces sentiers au hasard et
» jouons des jambes.... Il ne s'agit pas de
» faire le brave contre une bande de vo-
» leurs, surtout quand on n'est pas armé. »

Victor est un moment idécis ; il dit enfin
au paysan , qui regardait toujours autour
de lui : « Si vous ne voulez plus continuer
» de marcher, dites - nous au moins notre
» chemin ; nous n'avons point de temps à
» perdre, car, arrivés à Samoncey , nous
» ne serons pas encore au but de notre
» voyage, puisque nous allons à la terre de
» M. de Bréville.

» — Comment! c'est chez M. de Bréville
» que vous allez? » s'écrie le villageois ; puis
il laisse échapper quelques éclats de rire
moqueur.

« Qu'est-ce qu'il y a donc de comique là-
» dedans ? » dit Dufour avec humeur ; et
il ajoute , mais de manière à n'être pas
entendu : « Ce butor commence à m'échauf-
» fer les oreilles!...

» — Excusez si je ris, messieurs; mais,
» voyez-vous, c'est que si vous m'aviez dit
» plus tôt que vous alliez chez M. de Bré-
» ville, je ne vous aurais pas fait faire un
» chemin inutile... vous seriez arrivés à pré-
» sent. Pour aller chez M. le marquis, vous
» n'aviez pas besoin de passer par Samon-
» cey... ça ne fait que vous alonger... —
» C'est à Laon qu'on nous a indiqué ce che-
» min. — Oh ! je connais le pays mieux que
» personne ; j'y sommes né!... Il n'y a pas
» un arbre de ce bois dont je ne pourrais
» vous dire l'âge!... il n'y a pas un sentier
» que je n'aie parcouru cent fois chaque
» année!... et quant à la maison de M. de
» Bréville, pardié, j'y ai été assez pour la
» reconnaître... Madame la marquise me
» faisait travailler... elle m'employait sou-
» vent.... Maistenez, puisque vous allez là,
» v'là vot' chemin ; il est inutile que vous
» veniez avec moi à Samoncey, ça vous
» retarderait encore. Prenez ce sentier....
» puis le premier à droite, puis la route
» qui descend, et vous y êtes... Adieu, mes-

» sieurs, bon voyage... et ne vous laissez
» pas voler en route..... ce serait dom-
» mage. »

Sans attendre de réponse, l'homme en blouse remet sa faux sur son épaule, et disparaît en s'enfonçant dans le bois. Les deux voyageurs le regardent aller et se regardent ensuite.

« Prendrons-nous le chemin qu'il nous
» a indiqué? dit enfin Dufour. — Pour-
» quoi pas? — C'est qu'il avait un drôle
» d'air en nous quittant... Tu n'as pas re-
» marqué le ton goguenard de cet homme
» en nous disant : Ne vous laissez pas vo-
» voler?... — Dufour, tu ne connais donc
» pas le paysan? ces gens-là ont presque
» toujours un air moqueur en parlant à des
» habitans de la ville : c'est là où gît tout
» leur esprit. Je crois que tu avais grand
» tort de suspecter l'honnêteté de cet hom-
» me ; tu vois qu'il nous a quittés sans nous
» traiter comme de la luzerne avec sa re-
» doutable faux... — Oui... je vois qu'il
» nous a promenés fort long-temps à tra-

» vers les bois... qu'il semblait toujours
» attendre la rencontre de quelqu'un, et
» qu'enfin il nous laisse, à l'entrée de la
» nuit, dans une espèce de carrefour où
» nous risquons fort de nous perdre. — En
» vérité, les gens méfians sont bien mal-
» heureux! Tu n'es cependant pas poltron,
» Dufour, car je t'ai vu dans l'occasion
» tenir tête à plus d'un adversaire. — Sans
» doute, et si nous étions attaqués mainte-
» nant, je me défendrais comme un lion;
» mais je suis persuadé que ce serait inu-
» tile... et je trouve que la prudence peut
» très-bien s'allier à la bravoure. — En at-
» tendant, suivons le chemin qu'on nous a
» indiqué, et au diable la crainte; j'aime
» mieux ne pas prévoir le danger que de
» m'inquiéter d'avance. — Et moi, j'aime
» mieux prévoir les choses, afin de me
» mettre en mesure de les éviter, s'il est
» possible. — Nous n'avons pas la même
» manière de voir, mon cher Dufour; mais
» je crois que la mienne doit me rendre
» plus heureux. — Et moi, je pense que

» la mienne doit me faire vivre plus long-
» temps. »

Tout en discourant, ces messieurs avançaient dans le chemin qu'on leur avait montré ; mais telle diligence qu'ils fissent, la nuit avançait encore plus vite qu'eux. Bientôt il ne leur est plus possible de voir à quatre pas , et ils sont obligés de ralentir leur marche pour ne pas s'exposer à se heurter le visage contre les arbres ; alors Dufour recommence à jurer , et Victor prend le parti de rire.

« Je l'avais bien dit ! ce coquin nous a
» égarés ! — Ce paysan est-il cause que la
» nuit nous empêche de trouver notre che-
» min?... Allons, quand tu prendras de
» l'humeur, en serons-nous plus vite chez
» Armand.... Dis-donc, Dufour.... il me
» semble qu'il pleut?... — Eh ! mon Dieu,
» oui ; c'est peur nous achever... Ces gros-
» ses gouttes d'eau annoncent un violent
» orage... et moi qui ai un chapeau neuf!...
» il sera perdu... — Mets-le sous ta redin-
» gote... — C'est ça , et je me promènerai

» en voisin... Oh ! l'infernal bois... Aïe !
» voilà que je me cogne le nez à présent !...
» nons n'en sortirons donc jamais ?... —
» Victoire ! victoire, mon pauvre Dufour !...
» — Qu'est-ce que c'est ?..... — Une lu-
» mière.... Tiens , vois-tu là-bas ?.... — En
» effet... Ah ! Dieu , comme ça fait plaisir
» d'apercevoir une lumière quand on est
» égaré... J'avais souvent lu cela dans les
» romans ,... mais je n'avais jamais été dans
» cette position... Pourvu que cette lumière
» ne soit pas produite par un feu follet... ou
» un ver luisant.—Oh ! non , il ne fait
» pas assez chaud pour cela... Avançons ,
» car la pluie redouble. »

Les voyageurs se dirigent vers la lumière , qui ne fuit point devant eux , parce que ce n'était pas un esprit malin qui la faisait paraître , mais qu'elle éclairait tout simplement le rez-de-chaussée d'une maison située au milieu du bois.

« C'est une habitation , dit Victor. —
» Oui.... et , autant que je puis voir , cela
» m'a l'air assez grand... Pourvu qu'on

» veuille bien nous recevoir... Si on allait
» nous prendre pour des voleurs...—Que
» le diable t'emporte avec tes suppositions !..
» Frappons toujours ! »

CHAPITRE V.

Un cabaret dans les bois.

ON a ouvert la porte aux deux voyageurs, sans même s'informer de ce qu'ils demandent. C'est un grand jeune homme en veste, en sabots, en bonnet de laine, qui est devant eux : il se range de côté pour leur livrer passage. Cependant Victor s'arrête sur le seuil de la porte en disant : « Excusez-nous, monsieur, nous sommes peut-être indiscrets ; mais la pluie tombe très-fort, et nous ne connaissons pas notre chemin.

» — Entrez donc... entrez donc !... » crie une voix forte qui part de l'intérieur de la maison. « Eh ! nom d'une pipe ! est-ce qu'il

» faut tant de façons pour entrer chez
» nous?... »

A cette invitation un peu brusque , les deux amis entrent dans la maison. Ils se trouvent dans une grande pièce d'un aspect triste et sombre , n'ayant que le mur pour tenture , et dont le plafond est noir et enfumé. Une immense cheminée est en face de la porte. De chaque côté de la chambre sont deux tables entourées de bancs de bois. Un grand buffet et quelques chaises, voilà tout l'ameublement de cette salle, qui n'a que la terre pour parquet, comme c'est l'usage dans les habitations de paysans.

Une seule lumière , placée sur une des tables , éclaire à peu près la salle. Une femme d'un âge mûr, habillée comme une villageoise aisée , est assise près de la lumière et travaille à l'aiguille. Un peu plus loin, un grand homme d'une cinquantaine d'années , mais fort , replet , et au teint vermeil, est accoudé devant un petit pot de faïence et un verre. Personne ne se dérange à l'arrivée des étrangers. Le grand

homme , qui semble être le maître de la maison , les salue de la tête , et porte son verre à ses lèvres en disant : « A votre » santé, messieurs !... Allons, Babolein , » donne du vin à ces messieurs ;.... ils ne » seront sans doute pas fâchés de boire un » coup... Donne un litre... ces messieurs » boiront bien un litre.. Quand on a mar- » ché on a soif.

« — Il me paraît que nous sommes dans » un cabaret , » dit Dufour en jetant les yeux autour de lui. « Un cabaret au milieu » d'un bois !... c'est assez singulier.... — » Cela fait que du moins nous y resterons » tant que cela nous conviendra et sans » craindre de gêner personne, » dit Victor en s'asseyant et en posant son chapeau sur une table , tandis que Dufour secoue le sien dans un coin de la salle.

« Il me paraît que vous vendez du vin, » monsieur ? » dit Victor en s'adressant au maître du logis.— « Oui, monsieur; dame ;... » à la campagne on fait ce qu'on peut pour » gagner sa vie !...

» — Si du moins vous ne buviez pas tout
» le bénéfice !... » dit d'une voix aigre et
d'un ton sec la femme occupée à coudre.

» — Allons, madame Grandpierre, n'al-
» lez-vous pas me faire passer pour un
» ivrogne aux yeux de ces messieurs qui ne
» me connaissent pas ! — Vraiment ! s'ils
» vous connaissaient , ils sauraient déjà à
» quoi s'en tenir. — Ah ! Jacqueline ! tu
» veux me fâcher... mais tu sais bien que
» c'est difficile. Crie !.. grogne !.. ça m'est
» égal !... je m'en moque comme d'une fu-
» taille vide !... »

Le grand jeune homme , qui était allé
dans une pièce voisine , revient avec un
broc et des verres qu'il place devant les
deux amis. Dufour, qui a fini de secouer
son chapeau et d'essuyer sa redingote , s'as-
sied près de Victor en lui disant : « Nous
» ne boirons jamais ça !... — Qu'importe !
» il faut bien payer l'abri qu'on nous
» donne. »

Victor se verse du vin ainsi qu'à son
compagnon. Le maître du logis se lève te-

nant son verre à la main, et vient trinquer avec ses nouveaux hôtes, qui, pour répondre à cette politesse, tâchent d'avaler, sans faire trop de grimaces, le vin, ou plutôt la piquette, qu'on vient de leur servir.

« Ces messieurs ne sont pas du pays ? » dit le paysan après avoir bu.

« — Non, nous arrivons de Paris; nous »
» allons chez M. de Bréville.... le connais- »
» sez-vous ?—Oh ! oui, messieurs... c'est-à- »
» dire, je connaissons sa propriété.... car »
» pour ce qui est du jeune marquis de Bré- »
» ville, je nous pouvons guère le connaître ; »
» depuis la mort de sa belle-mère, lui et sa »
» sœur ont quitté leur maison... et ils n'y »
» étaient jamais revenus... mais j'avons ap- »
» pris, il y a quelques jours, que le jeune »
» marquis était arrivé à sa campagne, que »
» sa sœur y était aussi avec son mari. Je ne »
» savons pas si c'est pour s'y fixer... Mais »
» ces messieurs sont sans doute de leur so- »
» ciété, puisqu'ils vont chez M. le marquis ? »
» — Oui, nous sommes amis d'Armand ;

» nous venons passer quelque temps à sa
» terre. Nous avons quitté la voiture à
» Laon , et nous nous sommes mis en route
» à travers les bois ; nous pensions arriver
» avant la nuit... mais quand on ne connaît
» pas bien son chemin...

» — Oui.... et qu'on fait de mauvaises
» rencontres , dit Dufour.

» — Comment !... vous avez fait de mau-
» vaises rencontres dans ces bois ? s'écrie le
» paysan.

» — Non... mon ami plaisante , dit Vic-
» tor ; c'est de l'orage dont il veut par-
» ler.—Ah ! il est vrai que vous êtes bien
» mouillés ! Voulez-vous qu'on fasse du
» feu à lâtre pour vous sécher ?.... Quoi-
» qu'il ne fasse pas froid, la pluie est mau-
» vaise sur le corps... — Ma foi , je crois
» que vous avez raison.... le feu nous sé-
» chera plus vite , et si cela ne vous donne
» pas trop de peine..... — Pas du tout.....
» d'ailleurs, il faudra toujours du feu pour
» faire chauffer le souper.... Allons, Babo-
» lein... voyons, remue-toi un peu, au lieu

» de rester là dans un coin comme un grand
» fainéant !...

» — C'est ça !... » dit la paysanne avec
humeur ; « c'est toujours à Babolein
» qu'on s'en prend ! il faut que ce soit lui
» qui fasse tout !... Et pourquoi n'appellez-
» vous pas Madeleine ?.... pourquoi ne
» descend-elle pas ?... est-ce qu'elle dort
» déjà cette paresseuse ?... La trouvez-vous
» trop grande dame pour lui faire allumer
» le feu ?... Hum !... quelle patience il faut
» avoir ici !...

» — Mon Dieu ! ne vous fâchez pas, ma
» mère , » dit le jeune paysan en plaçant
du bois dans la cheminée , « laissez Made-
» leine se reposer.... elle était malade ce
» matin.... vous savez ben qu'elle n'est pas
» forte et qu'un rien la fatigue.... ce n'est
» pas qu'elle manque de bonne volonté...
» — Oh ! oui , de la bonne volonté... de
» belles paroles !.... des phrases !.... on
» n' conduit pas une maison avec ça !....
» mais on cajole les hommes... et on se fait
» dorloter !... — Oh ! oh ! not' femme !... tu

» veux donc toujours crier?... eh ben ! à
» ton aise !... crie!... A ta santé, à la vôtre,
» messieurs ! »

Le jeune paysan ayant allumé le feu, Victor et Dufour vont se placer devant la cheminée. Le maître de la maison se remet devant son pot de vin, et son fils va s'asseoir dans un coin de la chambre, tandis que la paysanne murmure encore en travaillant.

La pluie continuait de tomber, on l'entendait battre les vitres de la fenêtre.

« Nous sommes bien heureux d'avoir
» trouvé cette maison, dit Victor, l'o-
» rage redouble, et je ne sais ce que nous
» serions devenus ! mais pour peu que cela
» continue, il faudra peut-être que vous
» nous donniez à coucher...

» — Qu'à cela ne tienne, messieurs ;
» nous avons de quoi vous loger ... Au fait,
» vous êtes encore à une demi-lieue de
» chez M. de Bréville, et cet orage doit
» avoir rendu les chemins bien mauvais.
» — Alors, je vois que nous serons vos hôtes
» pour cette nuit : qu'en penses-tu, Du-
» four ? »

Dufour était alors occupé à passer en revue tous les coins de la salle , et ses yeux venaient de s'arrêter sur une encoignure qui se trouvait au bas d'un petit escalier et qu'il n'avait pas encore remarquée : dans cette encoignure étaient deux fusils et un grand coutelas.

« Eh bien ! Dufour , tu ne me réponds pas ! dit Victor , je te demande si tu es d'avis de coucher ici ?... »

« — Mais... peut-être..... je ne dis pas non.... cependant , si on nous attend ce soir chez M. de Bréville?...—On ne nous attend pas plus ce soir que demain !.... Est-ce que tu n'entends pas la pluie?.... veux-tu que nous allions nous casser le cou dans le bois ?... et comment trouverions-nous notre chemin la nuit, puisque nous nous sommes perdus le jour ?....— Perdus... hum !... ce n'est pas nous qui nous sommes perdus... on nous a peut-être égarés avec intention... »

Dufour avait dit ces derniers mots à voix basse, mais Victor n'y a pas fait attention ;

il prend une chaise et s'assied devant le feu, Dufour regarde toujours du côté de l'encoignure ; enfin il s'adresse à leur hôte.

« Il me paraît que vous êtes chasseur ,
» monsieur ? — Chasseur... ma foi, non !
» Pourquoi ça ? — C'est que je vois.... des
» fusils..... là-bas. — Ah ! écoutez-donc :
» quand on demeure au milieu d'un bois ,
» loin de toute habitation , il est bon d'avoir
» des armes... Ce n'est pas que le pays soit
» mauvais ;.... mais quelquefois des vaga-
» bonds peuvent entrer chez nous, comme
» pour boire ; et dame , on pourrait se bat-
» tre, se tuer ici, que personne ne vien-
» draît y mettre empêchement. — C'est fort
» agréable ! — Buvez donc , monsieur.....
» — Merci , je n'ai plus soif. — Vous sou-
» perez avec nous , au moins ? — Je n'ai
» pas grand' faim...

» — Moi , je souperai très-volontiers, dit
» Victor ; la marche m'a donné de l'appé-
» tit : d'ailleurs nous n'avons pas mangé
» depuis quatre heures, et il est,.. voyons,..
» neuf heures bientôt. »

Victor avait tiré sa montre pour regarder l'heure; le jeune paysan quitte la place où il était assis, et vient tout près de Victor, en s'écriant : « Oh ! la belle montre! »
» Regardez donc, mon père, comme c'est
» joli!.... comme c'est travaillé!.... C'est de
» l'or, n'est-ce pas, monsieur? — Oui, sans
» doute.

» — Oh ! tu n'en es pas bien sûr, » dit Dufour, en essayant de faire des signes à son ami. — « Comment, je n'en suis pas sûr!
» tu plaisantes, je pense; elle m'a coûté
» assez cher. — Coûté!... coûté!... on a les
» montres pour rien à présent.

» — Je n'aurai jamais une belle bijouterie comme ça, » dit le jeune homme en poussant un soupir.

» — Peut-être mon garçon; eh ! eh !.....
» on ne sait pas ce qui peut arriver. » Et, en disant ces mots, le maître de la maison avale un verre de vin.

« Je crois qu'il ne pleut plus, » dit Dufour en s'approchant de la fenêtre.

« — Oh ! monsieur !..... ça redouble au

» contraire , dit Babolein. Le temps est pris ;
» en v'là pour la nuit..... Oh ! c'est fini!....
» vous ne pouvez plus vous en aller.»

Dufour ne répond rien et va s'asseoir près de Victor ; il garde le silence , et se contente de jeter souvent des regards autour de lui, se retournant brusquement au moindre mouvement que font les habitans du logis.

« Ha ça ! puisque décidément ces messieurs
» couchent ici , dit la vieille femme , il faut
» qu'on leur prépare des lits,... une cham-
» bre... — Voulez-vous que j'y aille , ma
» mère?.... — Non ,... non... ; mais cette
» petite ne descend donc pas... Madeleine !
» Madeleine !

» — Me voilà ! » a répondu une voix douce ; et , presque au même instant , une jeune fille descend l'escalier de bois qui communique avec le haut de la maison.

Victor s'est bien vite retourné pour voir la jeune fille. Celle-ci est très-petite ; elle n'a ni embonpoint ni fraîcheur , son teint est pâle ; ses yeux assez petits sont presque

toujours baissés, sa bouche est grande, son nez moyen, ses cheveux bruns sont relevés sans nulle coquetterie ; en général, rien ne peut séduire dans dans le premier aspect de cette jeune fille ; et Victor se retourne bientôt vers Dufour en lui disant tout bas :
« Elle n'est pas jolie ! — Qu'est-ce que ça » me fait?... » répond le peintre avec humeur.

La jeune fille a fait aux voyageurs une révérence qui n'a rien de gauche ni d'emprunté. Elle sourit à M. Grandpierre, qui lui fait un petit signe de tête ; puis elle s'avance timidement vers la vieille paysanne, qui lui dit d'un ton dur :

« J'espère que vous avez eu le temps de » vous reposer..... Dieu merci ! Depuis le » dîner vous êtes remontée dans votre » chambre... Vous n'êtes donc plus bonne » qu'à dormir ici ?

« — Pardon, madame, c'est que j'avais » si mal à la tête.. comme de la migraine...

« — Ah ! oui!... la migraine!.. dites plutôt la paresse!..... Qu'est-ce que c'est

» qu'une fille de dix-huit ans qui a la mi-
» graine !... Est-ce que j'ai jamais eu de tout
» ça , moi ! mais , si on vous écoute , vous
» aurez tous les jours quelque chose.

» — Allons , allons, Jacqueline , que tout
» ça finisse ! » dit maître Grandpierre en
élevant sa voix. « Crie après moi tant que
» tu voudras ,.. ça m'est égal, je ne t'écoute
» pas. Mais laisse Madeleine en repos ;.....
» tu lui fais du chagrin,.. et c'est mal. Va,
» Madeleine , va , mon enfant , préparer
» la chambre au bout du corridor et deux
» lits pour ces messieurs qui couchent ici..
» Dépêche-toi ; nous t'attendrons pour
» souper. »

La jeune fille ne répond que par une inclination de tête. Elle prend une lumière et remonte vivement l'escalier. Le grand Babolein n'a pas quitté des yeux Madeleine tant qu'elle a été dans la salle ; lorsqu'elle remonte , ses regards la suivent encore ; il reste la bouche béante , le col alongé , et les yeux attachés sur le haut de l'escalier.

« C'est votre fille , madame ? » dit Victor, en s'adressant à la paysanne.

« — Non, monsieur, ce n'est pas ma fille, »
répond madame Grandpierre d'un air
d'humeur.

« — Alors, c'est sûrement votre nièce ? »
dit Dufour. Pas davantage.

« — Oh ! j'aime ben mieux qu'elle ne
soit pas ma sœur, » dit le jeune paysan
d'un air niais.

« — Voyez-vous ça ! reprend la vieille.
Ne t'aviserais-tu pas de vouloir qu'elle
soit ta femme, grand imbécile ! Je
voudrions bien voir ça.

« — Allons, silence ! » dit, d'une voix de
stentor, le maître de la maison. « Vous avez
le temps de crier quand il n'y a person-
ne... Jacqueline, occupe-toi du souper,
ça vaudra mieux.

« — Puisque ce n'est ni leur fille ni leur
nièce, » dit tout bas Dufour à Victor,
« ce n'est donc que leur servante... Cepen-
dant ce Grandpierre semble la traiter
avec bien de la bonté, presque des égards.
Je voudrais savoir ce que c'est que cette

» Madeleine,... pourquoi elle a l'air triste..
» pourquoi elle est pâle,... pourquoi... —
» Ah! te voilà encore avec ta curiosité!....
» — Tu n'es pas curieux parce que la
» jeune fille n'est pas jolie; si elle te plai-
» sait, tu aurais déjà fait mille questions à
» son sujet. — C'est possible. »

Madeleine ne tarde pas à redescendre. Elle va, sans rien dire, aider Jacqueline dans les apprêts du souper. Vive et alerte, en deux minutes elle a préparé le couvert. Le grand Babolein la suit des yeux et semble l'admirer; mais Madeleine tient toujours les regards baissés, et ne les porte pas plus sur les étrangers que sur les habitants de la maison.

Victor est resté assis devant le feu, ne songeant qu'à faire sécher ses bottes. Mais Dufour regarde ce qui se passe, et il remarque que la jeune fille fait tout avec autant d'adresse que de grâce : cela lui paraît encore fort singulier dans un servante de cabaret.

« Madeleine, » dit Grandpierre au bout

d'un moment, « ces messieurs vont à Bré-
» ville, chez monsieur le marquis..... c'est
» l'orage qui les a retenus ici.

» — A Bréville, » s'écrie la jeune fille, et
pour la première fois elle lève les yeux et
les porte sur Victor et son compagnon ;
une légère rougeur colore ses joues, ses
regards se sont animés ; mais bientôt cette
expression disparaît pour faire place à un
sentiment de mélancolie, et Madeleine re-
baisse les yeux et soupire en murmurant :
« Ah ! ces messieurs allaient.... chez mon-
» sieur le marquis...

» — On dirait que cela l'intéresse, » dit
tout bas Dufour à Victor : « Ne trouves-tu
» pas cela singulier ?.. — Ah ! Dufour, que
» tu m'ennuies avec tes conjectures!..... —
» C'est qu'il me semble qu'il y a du mystère
» dans cette maison.... Enfin, pourvu que
» mes soupçons ne soient pas fondés, c'est
» tout ce que je demande!..... Une vieille
» femme méchante... deux hommes... qui
» ont chacun six pieds au moins.... et une
» jeune fille qui ne lève pas les yeux.. c'est

» bien louche... Dis donc, Victor, te rap-
» pelles-tu un certain roman traduit de
» l'anglais de Lowis... *Le Moine*... Tu as lu
» *le Moine*, heim? — Sans doute, après!
» — Ce roman-là me faisait toujours fris-
» sonner. Il y a dedans une scène de voleurs
» dans un forêt... Heim!... notre situation
» ressemble un peu à cette scène-là!.. — Al-
» lons, tu es fou!

» — A table, messieurs, » dit le maître
de la maison en se levant: « Nous vous of-
» frons ce que nous avons... On ne se pro-
» cure pas ce qu'on veut si tard! — Ce sera
» fort bien, monsieur; en voyage, l'appétit
» empêche qu'on soit difficile; d'ailleurs
» votre table est très-bien garnie.»

Victor se place et Dufour s'assied près de lui. Tous les habitans de la maison se mettent à table avec les deux voyageurs. La jeune fille se trouve être en face des étrangers, de temps à autre elle lève les yeux pour les regarder, mais elle les rebaisse bien vite quand elle pense qu'on l'observe.

Des légumes et des œufs composent le

souper ; Victor y fait honneur ; Dufour ne mange de quelque chose qu'après en avoir vu manger à ses hôtes. Madeleine ne prend presque rien, et elle ne parle pas ; la vieille murmure après la jeune fille parce qu'elle ne mange pas , après son fils parce qu'il mange trop , et après son mari parce qu'il ne cesse de boire. Dufour remarque tout. Les regards que Madeleine jette à la dérobée sur lui et son ami sont ce qui l'intrigue le plus.

On est encore à table lorsqu'un coup violent retentit sur la porte d'entrée de la maison.

« Voilà du monde qui vous arrive bien » tard, dit Victor. — Et par un bien mauvais temps , ajoute Dufour.

» — Oh ! je parie que je devine qui c'est, » répond maître Grandpierre en souriant , et il s'écrie aussitôt « Qui est là ? »

» — Eh ! mordieu ! c'est moi !..... est-ce » que vous allez me laisser à la pluie battante ? » répond une voix aigre et brève qui ne semble pas inconnue aux deux voyageurs.

« J'en étais sûr , dit Grandpierre : c'est
» Jacques ! »

Le jeune paysan va ouvrir la porte , et l'homme à la faux entre dans la salle , tenant toujours à la main son instrument de travail. Dufour fait un bond sur sa chaise , puis presse le genou de son voisin , en disant à demi-voix : « C'est l'homme du bois. » — Je le vois bien. — Et tu ne trouves pas
» drôle qu'il nous rejoigne ici?... — Pour-
» quoi donc n'y viendrait-il pas aussi bien
» que nous ? — Tu ne vois pas qu'il nous a
» envoyés de ce côté , parce qu'il était cer-
» tain que nous serions forcés d'entrer dans
» cette habitation ; et cette jeune fille qui
» nous regarde à la dérobée..... je crois
» qu'elle a envie de nous faire des signes...
» C'est qu'elle est amoureuse de toi. —
» C'est bien.... Nous verrons s'il faut tou-
» jours rire ! »

Après avoir posé sa faux contre la porte , Jacques s'approche de la table. En reconnaissant les deux voyageurs , il laisse échapper les ricanemens moqueurs qui lui sont

familiers et s'écrie : « Ah!..... messieurs ,
» c'est comme cela que vous allez coucher
» à Bréville ! Je vous avais pourtant mis
» dans le bon chemin. — Oui, il était gentil
» votre bon chemin , répond Dufour , nous
» avons manqué cent fois de nous y casser
» le nez !

» — Comment, Jacques , tu connais mes
» hôtes ? » dit le maître de la maison en tendant la main au nouveau-venu.

» — Certainement... j'ai eu le plaisir de
» les rencontrer dans le bois... Eh ! eh !....
» je pourrais même te dire ce que chacun
» de ces messieurs a dans sa bourse... eh
» eh eh!...

» — Allons, il va recommencer ses mauvaises plaisanteries , dit Dufour : c'était sans doute les deux Grandpierre qu'il attendait dans le bois , et , ne les voyant pas venir , il nous a envoyés chez eux... cela se comprend.

» — Jacques , vienste mettre à table , tu boiras bien un coup avec nous... — Volontiers..... Bonsoir, madame Grand-

» pierre... bonsoir, Babolein... bonsoir, ma
» petite Madeleine...»

Jacques a salué la mère et le fils d'un air familier et seulement de la tête, mais, en s'adressant à Madeleine, le paysan a changé de ton, sa voix s'est adoucie, ses manières sont devenues plus polies, et quoiqu'il ait été prendre la main de la jeune fille, il ne l'a pas secouée brusquement, mais a paru la serrer avec affection.

De son côté, Madeleine a regardé Jacques en souriant et lui a dit bonsoir avec amitié, comme on répond à quelqu'un dont la présence nous fait plaisir.

« Te voilà bien tard par ici, Jacques ?
» — Que voulez-vous, ... la journée a été
» longue chez le père Thomas, ... puis j'a-
» vais affaire à Samoncey pour de l'ouvrage
» qu'on m'avait promis, tout ça m'a re-
» tenu... Et c'te pluie qui est arrivée, ...
» je m'sommes dit : au lieu de retourner
» à Gizy, je coucherons chez Grand-
» pierre ; ... pas gêné, moi ! ... je couche où
» je me trouve. — T'as raison, mon vieux,

» et nous boirons une chopine de plus !...

» A vot' santé , messieurs. »

Victor ne se sent plus envie de tenir tête à son hôte ; il étend les bras , bâille , et propose à son compagnon de monter se coucher.

« Encore un moment , » dit Dufour, et il ajoute à demi-voix : « Qui sait si on n'attend pas notre sommeil pour se débarrasser de nous ? Ce Jacques qui est revenu nous joindre ici ,.... qui va y coucher ,... et cette petite ,... vois donc comme elle nous regarde ,... et avec quelle expression... Je t'en prie , Victor, ne t'endors pas !... »

» — Eh bien ! nous ne disons rien , ma petite Madeleine ? » dit Jacques après avoir trinqué avec son ami : « Nous avons l'air bien triste ce soir, mon enfant ?... » — Est-ce que tu n'en devines pas la raison ! répond Grandpierre ; Madeleine est comme ça depuis que... »

Le paysan baisse la voix , et continue de parler en s'appochant de l'oreille de Jac-

ques. Dufour, ne pouvant entendre ce que dit son hôte, tâche au moins de lire dans sa physionomie et dans celle de l'homme qui a été leur guide. Les deux amis se parlent quelque temps tout bas, et le peintre s'aperçoit qu'ils portent souvent les yeux sur lui et son compagnon, ce qui lui fait présumer que Victor et lui sont pour quelque chose dans cet entretien mystérieux. Cette pensée cause à Dufour une sensation désagréable ; il promène ses regards autour de lui. Victor est assoupi ; la vieille femme semble en faire autant ; la jeune fille a les yeux baissés, mais une sombre tristesse est empreinte sur ses traits ; le grand Babolein, semblable à une statue, a les yeux fixés sur Madeleine, et sa bouche entr'ouverte donne à sa figure, déjà niaise, l'apparence de la stupidité. Au bout de la table, Grandpierre et Jacques se parlent bas ; enfin la lampe placée devant les convives ne répand plus qu'une lumière vacillante qui laisse dans l'obscurité tout le reste de la salle. Le bruit de la pluie, qui

fouette les feuilles des arbres , semble ajouter encore à la tristesse de ce tableau.

Un cri de Victor change tout-à-coup la situation des personnages. En s'endormant il se balançait sur sa chaise , il a rouvert les yeux au moment où il se sentait tomber en arrière.

« Qu'est-ce que c'est donc ? » dit madame Grandpierre en se frottant les yeux.

« — Rien : rien , madame , » dit Victor en riant , « je suis fâché de vous avoir effrayée ,... mais je m'endormais comme vous , et j'ai manqué disparaître sous la table... Il me semble que pour dormir nous serons tous mieux dans notre lit... Allons , viens-tu , Dufour?... est-ce que tu n'as pas encore fini de souper?... — Tu es bien pressé , tu ne me laisses pas le temps de manger... — A ton aise , mon cher , reste à table si tu veux ; moi , je vais prendre du repos. M. Grandpierre , veuillez me faire indiquer notre chambre. »

Victor se lève , Dufour en fait autant en murmurant. Madeleine s'est empressée d'al-

lumer une autre lampe ; elle se dispose à conduire les voyageurs , mais Grandpierre l'arrête et lui prend la lumière des mains en disant : « Reste ,... je veux moi-même » avoir l'honneur de conduire ces messieurs. »

La jeune fille obéit ; pourtant elle semble ne le faire qu'à regret. Dufour en fait la remarque , et pousse un profond soupir en suivant son ami.

« Bonnenuit, messieurs, » dit Jacques en saluant les voyageurs avec un air moqueur ; « je n'aurai peut-être pas l'honneur de » vous revoir ,... mais je pense que demain » vous n'aurez plus besoin de moi pour » trouver le chemin de Bréville ! — Je » l'espère , » dit Victor. Dufour ne répond rien ; il jette encore un regard sur Madeleine. La petite a en ce moment les yeux attachés sur lui et sur Victor avec une expression indéfinissable. Les deux amis suivent leur hôte qui monte l'escalier, et la jeune fille les accompagne des yeux tant qu'elle peut les voir.

Maître Grandpierre marche le premier dans un petit couloir étroit qui aboutit à un autre escalier, lequel donne sur une espèce de palier; là, le maître de la maison entre dans un corridor en disant: « Par » ici, messieurs.

« — Où diable va-t-il donc nous relé- » guer? dit Dufour; cette maison est bien » grande pour un cabaret.... Comme ce » plancher craque sous nos pieds;... il sem- » ble que l'on marche sur des trappes... »

Grandpierre s'arrête, ouvre une porte, et fait entrer les voyageurs dans une chambre assez vaste où l'on a dressé deux lits.

« — Voilà votre chambre, messieurs; » j'espère qu'ici vous dormirez sans vous » éveiller.

« — C'est bien ce que je compte faire, » dit Victor.

« — Moi, j'ai le sommeil très-léger, dit » Dufour, et je m'éveille à chaque instant » dans la nuit;... mais j'ai un livre dans » ma poche et je pourrai m'amuser à lire.

» — Lire la nuit , » dit l'hôte en posant la lumière sur une cheminée , « m'est avis , » monsieur , que vous ferez mieux de dormir : chaque chose a son temps , et vous devez être fatigué.

» — Je ferai ce qui me fera plaisir ;... il me semble que je suis bien le maître....

» — Oh ! c'est juste , à votre aise.... Bon-soir , messieurs. »

L'hôte va s'en aller ; mais Dufour , qui a déjà inspecté des yeux leur chambre à coucher , rappelle Grandpierre en lui disant :

« Ah ! M. Grandpierre , pardon si je vous retiens encore... Mais qu'est-ce que c'est donc que cela ? »

Dufour désignait une porte placée en face des lits , mais qui , de leur côté , n'offrait ni pêne , ni verroux.

« — Ça?... Eh parbleu ! c'est une porte , » dit l'hôte en souriant. — « Je vois bien que c'est une porte , mais comment donc est-elle fermée ? — Elle est fermée à clé... Ah ! c'est qu'elle se ferme de l'autre côté ,

» mais on ne l'ouvre jamais ; c'est une
» porte qui est condamnée ; elle ne servait
» qu'à gêner,.... je ne sais même pas ce
» qu'on a fait de la clé..... Au reste, mes-
» sieurs, je pense que vous êtes tranquil-
» les, et que vous n'avez pas peur des vo-
» leurs chez moi...

» — Non, sans doute, mon cher hôte...
» mais si vous écoutez mon ami, il est si
» curieux qu'il vous fera sans cesse de nou-
» velles questions.... il veut tout savoir.....
» Je suis étonné qu'il ne vous ait pas déjà
» demandé pourquoi votre maison est dans
» un bois...

» — Il me semble qu'on n'est pas indis-
» cret pour demander où conduit une
» porte, » dit Dufour avec humeur ; « je
» suis bien aise de ne pas être dérangé.....
» quand je lis... et ordinairement les portes
» d'une chambre se ferment en dedans,
» mais il paraît qu'ici ce n'est pas comme
» partout!...

» — Soyez tranquille, monsieur ; per-
» sonne ne viendra vous déranger. Bonne

» nuit.... je vais rejoindre l'ami Jacques. »

L'hôte quitte la chambre, dont il tire la porte après lui ; on entend ses pas lourds faire craquer le plancher du corridor, mais bientôt le bruit s'éloigne et le plus profond silence semble régner dans la maison.

Victor se déshabille et s'apprête à se coucher ; Dufour l'arrête en lui disant à demi-voix :

« Est-ce que vraiment tu vas te coucher ?
» — Pourquoi pas ? — Tu ne devines donc
» pas où nous sommes ?.... — Parbleu ! nous
» sommes dans un cabaret..... au milieu
» d'un bois.... Nous ne serons pas couchés
» aussi douillettement que chez de Bré-
» ville, mais une nuit est bientôt passée ! —
» Tout cela ne serait rien si nous étions
» chez des gens honnêtes !... mais j'ai trop
» de raisons de croire qu'il n'en est pas
» ainsi.... Toi, tu manges, tu bois, tu
» dors, tu ne remarques rien ! — C'est
» que je n'ai rien vu de remarquable ici.
» — Mon cher Victor, pour un garçon
» d'esprit, tu as bien peu de pénétration ;

» nous sommes dans un repaire de brigands,
» et cette nuit on nous assassinera pour
» nous voler, parce que ce scélérat de Jac-
» ques n'aura pas manqué de dire que tu
» as douze cents francs sur toi !.... — Quelle
» diable d'idée as-tu là ?... Tu ne rêves que
» voleurs et assassins !.... Sais-tu que tu es
» cruel en voyage. Je ne te conseille pas de
» te marier, Dufour, car tu rêveras toutes
» les nuits que tu es cocu !.. — Il ne s'agit
» pas de plaisanter.... Tu sais bien que je
» ne suis pas un poltron ; mais je trouve
» ridicule de se laisser prendre au piège
» sans pouvoir se défendre.... — Et qui te
» fait donc présumer que nous soyons chez
» des voleurs ? — Tout !.... D'abord cette
» maison au milieu des bois ,.... ce Grand-
» pierre et son fils , qui ont chacun six
» pieds de haut ,... ces armes que j'ai aper-
» çues derrière la porte ,.... ce Jacques qui
» nous envoie de ce côté, puis qui vient
» lui-même nous rejoindre dans ce cabaret,
» quoiqu'il eût dit d'abord avoir affaire au
» village de Samoncey ;.... enfin , et c'est

» là-dessus principalement que nous de-
» vons asseoir nos soupçons , la conduite
» de Madeleine , qui n'est pas servante,....
» et qui est je ne sais quoi dans la maison...
» Oh ! si tu avais observé cette jeune fille ,
» comme je l'ai fait , tu devinerais bien
» qu'il se passe ici quelque chose d'extraor-
» dinaire..... Cette petite est triste , pâle ;
» elle ne lève pas les yeux..... Est-ce là la
» tournure, l'humeur d'une paysanne ?....
» A table , quand elle croit que les gens de
» la maison ne la voient pas , elle nous re-
» garde ,... elle nous dévore des yeux ;.....
» c'est le mot.... Pauvre petite ! Je suis sûr
» qu'elle devine le sort qui nous attend et
» voulait nous sauver, nous prévenir. Au
» moment où nous allions nous retirer,
» elle avait bien vite pris la lumière pour
» nous conduire ; mais son maître la lui a
» arrachée des mains, en lui ordonnant de
» rester en bas : il avait peur qu'elle ne
» nous avertît des dangers qui nous mena-
» cent. Si tu avais vu cette pauvre enfant
» nous suivre des yeux quand nous avons

» quitté la salle.... Ah ! cette petite n'est
» pas jolie , c'est vrai : mais dans ce moment
» je t'assure qu'elle était belle , tant ses
» yeux avaient d'expression !.... Mainte-
» nant , examine cette chambre où l'on
» nous a relégués,... est-ce sombre?... est-ce
» lugubre?... et cette porte qui ne se ferme
» pas de notre côté et qu'on peut ouvrir
» de l'autre quand on veut?... tu convien-
» dras que c'est fort commode..... et que
» dans aucune auberge tu n'as eu de cham-
» bre si mal fermée que celle-ci. »

Victor a écouté Dufour avec attention ;
quand celui-ci a fini , il se remet à se dés-
habiller.

« — Comment !... tu veux toujours te
» coucher ?.... — Mon cher ami , si nous som-
» mes chez des voleurs , il n'y a plus moyen
» de nous sauver ; si nous sommes chez
» d'honnêtes gens , tes soupçons n'ont pas
» le sens commun. Dans l'un ou l'autre cas ,
» il me semble que je ferai toujours aussi
» bien de me coucher. Quand la mort
» nous frappe pendant que nous dormons,

» nous ne faisons que passer d'un sommeil
» dans un autre.

» — Je ne suis pas pressé de goûter ce
» sommeil-là. Pourquoi ne pas essayer de
» nous sauver ? nous le pourrions encore
» peut-être... Voyons cette croisée... »

Dufour ouvre la fenêtre de la chambre ;
elle donnait sur une arrière-cour de la
maison. Mais il faisait noir comme dans un
four, il était impossible de mesurer des
yeux à quelle distance on était du sol.

« Referme ta fenêtre, mon cher ami ,
» dit Victor ; je n'ai pas envie de me casser
» le cou pour éviter un danger imagi-
» naire. Je ne suis nullement convaincu
» que nos hôtes soient de malhonnêtes
» gens.... Ce Grandpierre a au contraire
» une bonne figure qui respire la fran-
» chise... — C'est-à-dire , l'ivrognerie. —
» Parce que lui et son fils ont six pieds de
» haut , je ne vois pas que ce soit une raison
» pour suspecter leur loyauté. Enfin , cette
» jeune fille t'a fait des signes : si elle te dévo-
» rait des yeux, c'est que probablement tu lui

» as inspiré un doux sentiment... tu auras
» fait sa conquête,... c'est très-possible; tu n'es
» pas mal quand tu n'y penses pas.. — Vic-
» tor, tu as bien tort de ne pas me croire!... —
» J'aime mieux me coucher ;... je te con-
» seille d'en faire autant..... Nous avons
» beaucoup marché aujourd'hui, et tu
» dois être aussi fatigué que moi... Bonsoir,
» Dufour... Demain tu feras des études su-
» perbes dans le bois; et, si la petite Ma-
» deleine te fait toujours des mines, tu
» pourras peut-être faire aussi une étude
» avec elle. »

Victor s'est mis au lit malgré les remon-
trances de son ami ; celui-ci ne sait à quoi
se décider. Il se promène dans la chambre,
s'arrête, écoute contre la porte du couloir,
puis contre celle qui est condamnée. Bien-
tôt Dufour s'aperçoit que son compagnon
de voyage est endormi; la vue du repos
que goûte Victor lui donne envie de l'imi-
ter : malgré ses inquiétudes, il sent que le
sommeil le gagne ; mais, avant de se mettre
au lit, il veut faire une revue exacte de

leur chambre , pour s'assurer s'il n'y a point quelque trappe , ou quelque issue autre que la porte condamnée.

Dufour prend la lampe et commence son inspection : il tâte les murs et regarde sous les meubles ; il ne découvre rien de suspect. Arrivé devant la porte , objet de ses craintes , il la pousse , l'examine du bas en haut. Cette porte est vieille , elle a de larges fentes en divers endroits ; en regardant ces ouvertures , Dufour croit apercevoir au loin une faible lumière. Il va poser sa lampe dans un autre coin de la chambre , et revient braquer son œil contre une fente de la porte. La lumière augmente , un léger bruit se fait entendre. Dufour est tout oreille , et s'écarquille les yeux pour mieux voir. Le bruit approche ; ce sont des pas... deux personnes s'avancent du fond d'un corridor qui est sans doute devant cette porte. L'une de ces personnes éteint une lumière. Dufour reconnaît Madeleine , et à côté d'elle l'homme qui les a guidés dans le bois.

Jacques parle à la jeune fille. Arrivés à quatre pas de la porte, il s'arrêtent, et Dufour peut les entendre. La jeune fille verse des larmes; l'homme en blouse lui prend la main.

« — Consolez-vous, Madeleine, consolez-vous.. les pleurs, ça ne sert à rien. J'sais ben que c'est la grande ressource des femmes!... quand elles ont du chagrin, elles s'en prennent à leurs yeux... Mais, faut pas vous désoler comme ça... on ne sait pas encore ce qui peut arriver !...!

» — Ah! mon cher Jacques.... c'est en vain que vous voulez me consoler! je vois bien que c'est fini!... qu'il n'y a plus d'espoir... Je voudrais en vain prendre sur moi et avoir du courage.... je m'étais habituée à ma situation... je la supportais sans me plaindre.... mais à présent, oh! à présent, je sens que je serai plus malheureuse.

» — Je vous dis que vous êtes une enfant de pleurer.... et pour qui?.... mon Dieu! pour des gens qui n'en valent pas

» la peine, qui ne méritent pas vos re-
» grets...

» — Oh ! le scélérat !.... le gredin ! se
» dit Dufour c'est de nous qu'il parle,
» j'en suis sûr, et il trouve que nous ne
» méritons pas qu'on s'intéresse à notre
» sort... Hum ! brigand ! si j'avais un pisto-
» let, comme je t'ajusterais par le trou de
» cette porte ! »

Au bout d'un moment et après avoir es-
suyé ses yeux, la jeune fille reprend :

« Vous trouvez qu'ils ne méritent pas
» l'intérêt que je leur porte..... Ah ! Jac-
» ques !.... vous ne pouvez penser comme
» moi, vous ; vous ne pouvez sentir ce que
» j'éprouve pour eux... j'espérais que cela
» tournerait autrement... je vois bien qu'il
» faut renoncer à cet avenir dont je m'étais
» flattée. Mais rester ici... ce Babolein...
» madame Grandpierre..... Hélas ! je suis
» bien tourmentée !...

» — Oui, oui, je vous comprends !...
» Pauvre Madeleine ! cela ne devrait pas
» être ainsi.... Plus que tout autre, je dois

» vous plaindre , moi !... — Vous , Jacques ?... — Oui , moi... mais ça ne vous servira pas de grand' chose ,... malheureusement !... Allez vous reposer , Madeleine ; allez , et je vous le répète , ne versez plus de larmes pour des gens qui n'en valent pas la peine. — C'est bien aisé à dire cela , mais je n'ai pas appris à commander à mon cœur ! »

Jacques serre la main de la jeune fille et s'en retourne par le corridor ; Madeleine ouvre une porte , disparaît , et la lumière disparaît avec elle.

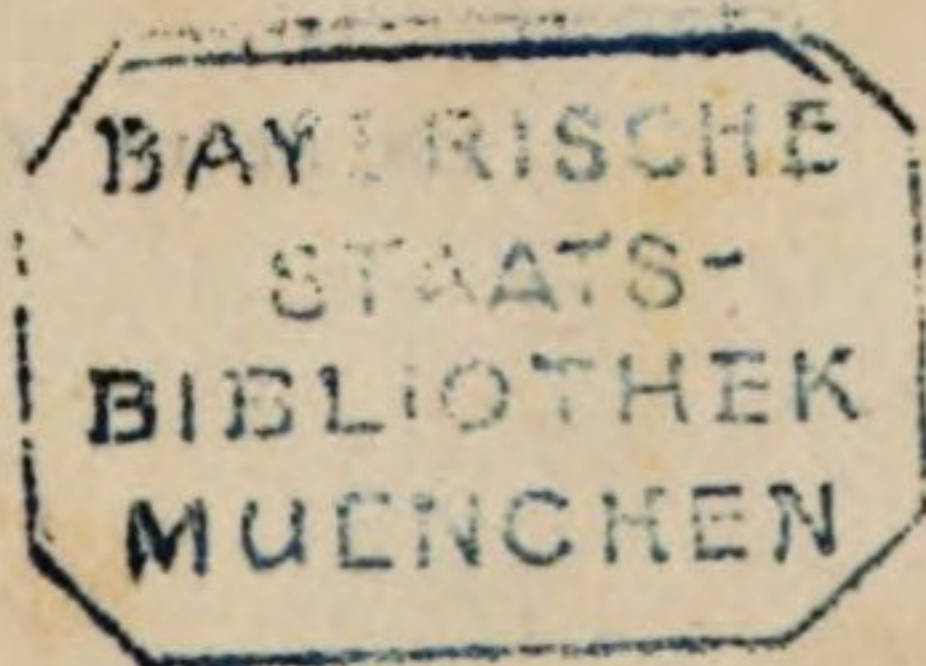
« Ce que j'ai entendu me semble assez clair , » sedit Dufour en quittant la fente de la porte... « Cette jeune fille s'intéresse vivement à nous : elle voudrait nous sauver , et se désole parce qu'elle voit que c'est impossible..... Ce misérable Jacques nous tuera avec sa faux... comme des coquelicots !... Ah ! si Victor avait entendu cette conversation !... mais il dort comme s'il était chez lui... Que faire ?... si j'appelais Madeleine... les autres m'enten-

» draient aussi, et ils acouraient plus vite !
» Je ne me suis jamais trouvé dans une pa-
» reille situation. »

Dufour se remet à marcher dans la chambre, à écouter aux portes; mais il n'entend plus rien. La fatigue l'emporte bientôt sur l'inquiétude, ses yeux se ferment malgré lui. Il se décide à se coucher et à attendre, comme Victor, les événements. Il place en soupirant sa montre sur la table de nuit; mais bientôt, ne l'y croyant pas en sûreté, il la fourre sous son traversin et pose sa tête dessus en se disant : « On
» ne l'aura qu'avec ma vie!... Je crois que
» j'aimerais mieux mourir que d'être volé!...
» dépouillé!... Qu'ils y viennent!... Je n'ai
» pas d'armes... mais le courage en tient
» lieu... Tout m'en servira d'ailleurs....
» tout... jusqu'à... Ma foi, oui... cela peut
» donner un bon coup et étourdir un hom-
» me... Cachons-le aussi. »

Et Dufour, prenant la vase de nuit, le met dans la ruelle de son lit, entre la pailasse et le matelas. Après avoir pris toutes

ces précautions , l'artiste se recouche. Il a d'abord le projet de rester éveillé ; mais , ne pouvant long-temps combattre le sommeil , il prend le parti de s'en remettre à la Providence du soin d'écarter les dangers qui l'environnent , et la Providence l'endort.... C'est ordinairement ce qu'elle fait de mieux pour le bonheur des humains.



TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. I. La fête de Saint-Cloud..	1
II. Quelques détails.	29
III. Une soirée d'hommes.	67
IV. L'homme à la faux.	102
V. Un cabaret dans les bois.	123

FIN DE LA TABLE.



Kock, Paul <<de>>,

Madeleine

Bd.: 1. (1832). - 2 Bl., 164 S.

Bruxelles 1832

P.o.gall. 2417 c-1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10100240-5